

**GEORGE
GORDON
BYRON**

ŒUVRES COMPLÈTES DE
LORD BYRON, TOME 1

George Gordon Byron
Œuvres complètes de
lord Byron, Tome 1

http://www.litres.ru/pages/biblio_book/?art=24180796

*Oeuvres complètes de lord Byron (tome premier) avec notes et commentaires,
comprenant ses mémoires publiés:*

Содержание

Préface des Éditeurs	4
VIE DE BYRON	9
DON JUAN	69
Chant Premier	69
Конец ознакомительного фрагмента.	117

George Gordon Byron Oeuvres complètes de lord Byron (tome premier) avec notes et commentaires, comprenant ses mémoires publiés

Préface des Éditeurs

Lord Byron et Walter Scott tiennent aujourd'hui dans la littérature la même place que l'on assignait, dans le siècle dernier, à Voltaire et à J. J. Rousseau. Ces deux écrivains, d'un génie si divers, mais d'un talent peut-être égal, ont été traduits dans toutes les langues de l'Europe, sans que l'empressement des lecteurs ait rien perdu de son activité. La récente réimpression de l'auteur de *Waverley*, dans deux éditions rivales, devait être naturellement suivie de celle de Byron, et désormais les œuvres de ces grands littérateurs seront, pour ainsi dire, inséparables.

Sans prétendre rabaisser, au profit de la nôtre, le mérite d'une traduction publiée il y a plusieurs années, et dont le prix d'ailleurs

est fort élevé, nous ne craignons pas de dire que celle-ci est digne, en tous points, de figurer à côté du travail de l'heureux traducteur de Walter Scott (M. Defauconpret). Nommer Mr P. Paris qui déjà a fait passer dans une traduction de Don Juan la verve admirable et la capricieuse malice de ce poème original, comme ayant bien voulu se charger d'accomplir cette grande tâche, c'en est assez, sans doute, pour justifier notre assertion. Toutefois le mérite de la traduction ne recommande pas seul notre édition, et nous avons fait tous nos efforts pour qu'elle fût aussi correcte et aussi soigneusement imprimée que possible. Ajoutons qu'elle est aussi la plus complète, puisqu'elle doit contenir, outre les *pièces inédites* promises par MM. Galignani¹, les Mémoires de Lord Byron, confiés par l'illustre auteur à son ami Thomas Moore, et dont la publication a déjà rempli en partie l'attente générale².

Ce n'est pas sans de mûres réflexions que nous avons adopté pour notre édition l'ordre dans lequel sont placés les divers ouvrages de Byron, et si nous avons commencé par le Don Juan, c'est que ce poème nous a paru le mieux fait pour donner une idée complète du prodigieux génie de son auteur. Scènes pathétiques et bouffonnes, détails grotesques, réflexions morales, caractères passionnés, critiques piquantes et tableaux satiriques, tout se réunit dans ce poème extraordinaire, pour en faire un sujet

¹ M. Galignani, éditeurs célèbres par leur belle collection des poètes modernes de la Grande-Bretagne, préparent une édition originale des œuvres du poète anglais: c'est dans cette édition que doivent entrer les pièces inédites dont il est ici question.

² Deux volumes seulement ont paru; les deux autres sont attendus incessamment.

continuel d'étude et de surprise.

Après ce que nous avons dit, il serait superflu de faire ici l'éloge des nombreuses productions d'un poète dont le nom est inscrit parmi les plus grands noms. Cette tâche, d'ailleurs, est réservée au jeune écrivain qui s'est plu à tracer l'histoire d'une vie aussi glorieuse qu'elle fut de courte durée. Usant avec délicatesse et talent du droit d'une saine critique, il a su distinguer, dans de judicieux commentaires, les véritables beautés des défauts qui parfois déparent son modèle, et souvent il a rétabli avec bonheur certains passages qui, avant lui, n'avaient été qu'imparfaitement compris.

Terminons par dire que lord Byron, si dédaigneux des honneurs, est peut-être le seul grand poète qui n'ait pas cru, du moins en apparence, à son immortalité. Sans doute son incrédulité ne fut pas, dans cette circonstance, d'accord avec son amour-propre. Que de poésie et quel sentiment d'ironie raffinée renferment ces deux strophes si belles dans l'original, et qui, dans l'heureuse version de M. Paris, n'ont presque rien perdu de leur beauté. — Citons-les comme un spécimen de son talent comme écrivain et de sa fidélité comme traducteur.

218. À quoi se réduit la gloire? à tenir une certaine place sur un léger papier. Quelques gens la comparent à l'action de gravir une hauteur dont le sommet, comme celui de toutes les montagnes, s'évanouit en vapeur. C'est pour elle que les hommes écrivent, parlent, déclament, que les héros massacrent, que les poètes consomment ce qu'ils appellent

leur «lampe nocturne.» C'est afin d'obtenir, quand ils seront poussière, un nom, un misérable portrait, un buste pire encore.

219. Quel est l'espoir des mortels? Un ancien roi d'Égypte, Chéops, érigea la première et la plus haute des pyramides, dans la ferme espérance qu'elle conserverait le souvenir de sa vie et qu'elle déroberait à tous les yeux son cadavre; mais un inconnu en fouillant brisa le couvercle de son tombeau. Fondez maintenant vous ou moi quelque espérance sur un sépulcre, quand il ne reste pas de Chéops un grain de poussière.

What is the end of fame? 'tis but to fill
A certain portion of uncertain paper:
Some liken it to climbing up a hill
Whose summit, like all hills, is lost in vapour;
For this men write, speak, preach, and heroes kill,
And bards burn what they call their «midnight taper,»
To have, when the original is dust,
A name, a wretched picture, and worse bust.

What are the hopes of man? Old Egypt's king
Cheops erected the first pyramid
And largest, thinking it was just the thing
To keep his memory whole, and mummy hid,
But somebody or other rummaging,
Burglariously broke his coffin's lid:
Let not a monument give you or me hopes
Since not a pinch of dust remains of Cheops.

Don Juan, C. I.

VIE DE BYRON

Il est certains hommes qui jouissent du dangereux privilège de pouvoir tenir leur imagination presque toujours distraite des intérêts de la vie privée, et qui, dévorés de passions, trouvent partout de nouveaux alimens à l'activité naturelle de leur ame. Génies indépendans, ils ne savent pas transiger avec les nécessités de l'état social; toute espèce d'entrave ou d'injustice les révolte. Surtout, ils sont tourmentés du désir de pénétrer les profonds mystères de la nature humaine; et, ne pouvant se contenter des joies de l'ambition, de la richesse ou de l'amour-propre, ils demandent à l'univers entier des jouissances plus solides, ou des croyances métaphysiques plus satisfaisantes. Mais, comme si la voix de la raison se joignait à celle de toutes les religions positives, pour nous interdire la recherche des vérités d'un ordre élevé, il est rare qu'ils ne retirent pas de leurs sublimes contemplations de plus grands doutes et de plus vives inquiétudes.

De tels hommes seraient bien à plaindre s'ils n'avaient aucun moyen de soulager leur cœur de toutes les pensées qui l'oppressent: mais le talent de peindre avec vérité leurs sentimens est, pour ainsi dire, la conséquence de leur caractère; et si leur passage sur la terre est ordinairement douloureux, du moins naissent-ils pour recueillir l'admiration et faire les délices de leurs semblables.

Si jamais quelqu'un avait reçu en partage le *génie poétique*, c'était sans doute l'auteur de *Childe Harold* et de *Don Juan*. Non-seulement Byron était né poète, il vécut encore en poète: jamais il ne contempla l'univers qu'à travers le radieux prisme de la poésie; et tandis que les esprits les plus heureusement nés laissent souvent flétrir dans les intérêts mesquins de la société leurs plus fraîches inspirations, Lord Byron alla jusqu'à sacrifier à sa vocation (et qui maintenant oserait le lui reprocher?) tous les liens de famille et de patrie. Ainsi, la vie la plus orageuse et la plus indépendante alimentant sans cesse le feu divin qui l'embrassait, il en résulta que, pour donner à la poésie le plus sublime essor, il n'eut besoin que de recueillir les sensations que tout ce qui l'entourait semblait, comme à l'envi, lui offrir.

Il faut remonter au-delà des Normands pour arriver à la source de l'illustration des Byron. Déjà puissante dans le XIIe siècle, cette famille est originaire de la province du Périgord³. En France, ses branches diverses s'éteignirent vers le milieu du XIIIe siècle dans la personne d'une fille qui, en épousant un *Gontaut*, transporta dans cette dernière maison l'héritage et le surnom des Byron. Mais une autre branche avait suivi la fortune de Guillaume-le-Bâtard, et, dès les premiers tems de la conquête, on la trouve en possession de vastes domaines dans le duché de Lancastre et dans les comtés d'York, de Nottingham et de Derby:

³ Une circonstance singulière, c'est que les ancêtres maternels de Byron sont également originaires du Périgord: et, bien plus, c'est que les ruines du château de *Gourdon* ou *Gordon* subsistent encore aujourd'hui près de celles du château de Byron.

on les voit sur les champs de bataille de Créci, de Poitiers, de Bosworth; et, à l'époque des guerres civiles, on les compte parmi les plus ardens défenseurs de la cause royale. Notre poète aimait à rappeler la gloire de ses premiers ancêtres; son respect pour leur mémoire est même consigné dans les premières stances des *Heures de loisirs*⁴.

L'élévation des Byron à la pairie date de 1652. William, cinquième Lord Byron, ayant, en 1765, à la suite d'une querelle, tué M. Chaworth, l'un de ses proches parens, fut enfermé à la Tour de Londres, et peu de tems après déclaré, dans la chambre haute, coupable d'homicide; mais ayant réclamé son privilège de pair, le jugement n'intervint pas. Il était si loin de rougir d'avoir tué ce M. Chaworth, spadassin de profession, qu'il porta toujours une sorte de culte à l'épée dont il s'était servi pour le frapper. C'était, au reste, un de ces hommes singuliers plus communs en Angleterre que dans aucun autre pays. Il consuma les longues années de sa vieillesse dans le château de *Newstead*, ancienne abbaye de chanoines réguliers de saint Augustin, devenue, depuis Henri VIII, la principale résidence des Byron; et c'est là qu'ayant pris en horreur tous les hommes (particulièrement tous les membres de sa famille), son occupation favorite était d'apprivoiser plusieurs grillots: il était parvenu à les habituer à recevoir ses caresses ou ses châtimens; quand leur familiarité devenait excessive, il les fouettait avec des brins de paille réunis. William mourut en 1798, sans laisser ou

⁴ Il avait à peine quinze ans quand elles furent composées.

ressentir, en quittant la vie, le moindre regret.

Il n'avait pas d'enfans, et son frère, le célèbre commodore Byron, malheureux dans sa famille comme dans ses voyages, n'avait laissé qu'un fils, dont les intrigues galantes avaient été le scandale des trois royaumes. John Byron épousa d'abord lady Carmarthen, quand la publicité de ses coupables liaisons avec cette dame eut amené un divorce entre elle et son premier mari. Après sa mort⁵, il avait aimé, enlevé et épousé miss Catherine Gordon, riche héritière du duché d'Aberdeen, et descendue en ligne droite du roi d'Écosse, Jacques II. Mais en quelques années il eut dévoré le patrimoine de sa nouvelle femme: obligé de quitter l'Angleterre, il était mort à Valenciennes en 1791, n'ayant plus conservé, depuis sa fuite, les moindres rapports avec sa femme et le fils unique qu'il avait eu d'elle.

Ce dernier était notre poète. Georges Byron Gordon naquit le 22 janvier 1788, à Londres suivant les uns, à Marlodge, près d'Aberdeen, suivant les autres, et enfin à Douvres suivant M. Dallas. C'est aux Anglais qu'il appartient de rechercher le lieu qui peut réellement se glorifier d'avoir vu naître Lord Byron. Nous remarquerons seulement qu'on ne doit pas s'étonner de lire dans les écrivains de l'antiquité que plusieurs villes se soient disputé l'honneur d'avoir été la patrie d'Homère, puisque la même incertitude enveloppe, à nos yeux, le berceau du plus illustre barde contemporain.

⁵ Elle mourut en mettant au monde miss Maria Byron, qui épousa, par la suite, sir H. Leigh.

Ce qu'il y a de certain, et ce qu'il est plus important de mentionner, c'est que les premières années du jeune Gordon se passèrent dans une campagne située à quelques milles d'Aberdeen. Demeuré la seule consolation de sa mère, il en devint bientôt l'idole; et, grâce à de nombreux signes d'une constitution délicate, madame Gordon, au lieu de lui faire apprendre à lire, le laissa jusqu'à neuf ans gravir à son gré, du matin au soir, les monts neigeux, hérissés et pittoresques, qui font de l'Écosse le pays le plus inspirateur de l'Europe. Bien qu'il eût un léger défaut de conformation dans l'un de ses pieds, c'était le plus infatigable, le plus agile de tous les enfans de son âge; et sa mère, en le voyant chaque soir revenir les habits en lambeaux et les membres déchirés, ne pouvait s'empêcher, comme la mère de Duguesclin et de Henri IV, de se plaindre au ciel de lui avoir donné un si méchant et si remuant enfant. «Ah! mon fils, s'écriait-elle dans sa douleur, vous serez bien un jour un vrai Byron!»

Ainsi, comme Walter Scott et Campbell, Lord Byron fit ses premières études (celles peut-être qui ont sur le reste de la vie la plus ineffaçable influence) au milieu des montagnards de l'Écosse. Chaque jour sa jeune imagination ruminait des chants mélancoliques, de vieux et héroïques récits, et des superstitions pleines de poésie. On respire d'ailleurs, sur les montagnes, je ne sais quel air de liberté, dont il serait également impossible d'expliquer la raison, ou de contester l'influence. Dans la suite, Byron se rappela toujours, avec délices, les montagnes de

l'Écosse; il est peu de ses poèmes dans lesquels il ne se soit plu à chanter quelque montagne, et les plus belles stances des *Heures de loisir* sont adressées aux rochers de *Loch-na-Garr*.

Quand la santé de Gordon, ainsi fortifiée par une première éducation généreuse, eut cessé d'inspirer des alarmes à sa mère, on lui fit suivre les leçons des pédagogues d'Aberdeen. Il se fit alors plus remarquer par son caractère indomptable que par une profonde aptitude aux exercices classiques.

En 1798, quand, par la mort du vieux Lord Byron, ses droits à la pairie eurent été définitivement reconnus, le censeur de l'école d'Aberdeen avait effacé de la liste des collégiens son ancien nom de *Georgius Byron Gordon* pour y substituer celui de *Dominus de Byron*. Georges avait alors dix ans, et précisément la veille, il avait reçu (non sans résistance) le fouet, à l'occasion de la faute d'un autre écolier. L'un de ses amis, étonné, et peut-être jaloux de ce nouveau titre, lui en demanda la raison. «Elle ne vient pas de moi, répondit fièrement Byron; le hasard a voulu que je fusse fouetté hier pour ce qu'un autre avait fait, il me donne aujourd'hui le titre de Lord pour ce qu'un autre a cessé de faire. Je n'ai rien dont je puisse le remercier; je ne lui avais rien demandé.»

Quelque tems après, le comte de Carlisle, époux d'Isabelle, sœur du défunt Lord Byron, et désigné, en cette qualité, pour servir de tuteur à son jeune neveu, l'appela à Londres auprès de lui, afin de le mettre en état, disait-il, de recevoir une éducation vraiment libérale et digne de son rang. À douze ans, Byron fut envoyé à Harrow, pension située à dix milles de Londres, où sont,

en général, élevés les enfans de la haute société anglaise. Dans cette pension, son esprit reçut de nouveaux développemens; tour à tour on le vit se livrer aux plus violens exercices, à la gaîté la plus franche, à la plus profonde tristesse: quelquefois ardent à l'étude, ordinairement distrait de tous les travaux universitaires, lisant Ossian et négligeant les classiques; dédaignant de faire les moindres efforts pour obtenir les palmes de collège; toujours fier, dédaigneux et inquiet; objet de la haine de la plupart de ses maîtres, et, comme à Aberdeen, de l'admiration de ses condisciples.

Un jour, à sa voix, les élèves de Harrow se révoltèrent. Dans leur rage, ils voulaient mettre le feu à leurs salles d'étude: Byron les apaisa comme il les avait d'abord enflammés, avec quelques mots. Montrant les noms de leurs pères écrits sur les murailles, il leur demanda s'ils auraient bien le courage d'effacer ces chers vestiges. Tous les enfans se turent, et le *mouvement* fut arrêté.

Chaque année il allait passer le tems des vacances dans le château de *Newstead-Abbey*, devenu mille fois plus célèbre pour avoir été la résidence d'un poète que pour avoir vu les exploits des meilleurs chevaliers du moyen âge. On peut en lire la magnifique description dans le quinzième chant de *Don Juan*. – C'est alors qu'il vit Maria Chaworth, et que, pour la première fois, il devint amoureux. Les deux familles de Chaworth et de Byron étaient alliées; mais, depuis la mort de l'un des oncles de Maria, tué, comme nous l'avons dit, par le dernier Lord Byron, elles avaient cessé de se voir. En dépit de tous les calculs de famille, le jeune

Byron trouva moyen de déclarer son naissant amour à la belle Maria. Celle-ci, plus âgée que lui de quelques années, n'attacha pas d'abord un grand prix à la passion d'un enfant de quinze ans; elle le désola: elle fit pis encore, elle le trompa. Long-tems son adroite coquetterie, sans renoncer à de plus vulgaires conquêtes, eût voulu s'attacher Lord Byron; mais enfin, cessant de dissimuler, elle disparut un jour avec l'un des plus ridicules *dandys* des trois royaumes. Byron la regretta comme jadis Gallus avait regretté Lycoris, et les larmes qu'il répandit révélèrent l'ardente sensibilité de son ame; mais cette première passion eut sur toute sa vie la plus heureuse influence. C'est à miss Chaworth qu'il n'hésita pas d'attribuer son génie poétique, et du moins elle lui donna, la première, le désir de bégayer des vers. Depuis ce tems le nom de *Maria* eut toujours sur son imagination un pouvoir presque magique.

De Harrow il fut envoyé à Cambridge pour y finir ses études. On a beaucoup parlé d'un jeune ours qu'il y avait choisi pour son ami et son compagnon de chambre; Byron eut, toute sa vie, une grande tendresse pour les animaux: en Italie, il traînait après lui plusieurs singes, un boule-dogue, un mâtin anglais, deux chats, trois paons et quelques poules. Il n'est donc pas surprenant qu'il essayât, à Cambridge, d'appriivoiser un ours, tâche difficile, et par cela même attrayante pour lui. À ceux de ses condisciples qui, jaloux peut-être de l'intérêt presque exclusif qu'il portait à ce grossier animal, lui demandèrent ce qu'il prétendait en faire, Lord Byron avait répondu: «Un docteur de l'université de Cambridge.»

Ce mot fit fortune, et plus tard on y trouva la preuve de son caractère misanthrope: on n'aurait dû y voir qu'une saillie de gaîté satirique. Quand il quitta Cambridge, il y laissa son ours, de l'éducation duquel il désespérait sans doute.

À dix-neuf ans, il disait adieu au collège, sans avoir été revêtu d'un seul degré universitaire; mais il s'était déjà créé des titres plus honorables. Les souvenirs religieux des montagnes écossaises et des hauts faits d'armes de ses ancêtres, les regrets et les transports d'un premier amour; Ossian et les poètes classiques; telles furent les premières inspirations de Byron. Les *Heures d'oisiveté*, livrées à l'impression six mois après sa sortie de Cambridge, firent d'abord une vive sensation. Un jeune homme, possesseur d'un beau nom et d'une grande fortune, déjà maître de ses actions, et qui cependant dévouait les plus beaux jours de sa vie au culte des muses; bien plus, dans le volume qu'il publiait, des vers charmans, des idées nobles et grandes, des preuves nombreuses de sensibilité, de délicatesse et de goût, voilà ce qui d'abord excita une véritable admiration: mais le premier des oracles périodiques de l'opinion, la *Revue d'Édimbourg*, avait encore gardé le silence; elle le rompit en 1808. Jamais satire plus accablante n'avait peut-être rempli les colonnes d'une gazette; celles dont l'auteur *des Martyrs* était l'objet en France, justement à la même époque, sont des modèles d'urbanité quand on les compare à ce fameux article. Bientôt (tant il est facile aux critiques de frapper de ridicule les poésies graves!) le public parut rougir d'avoir admiré ce que la *Grand'mère d'Édimbourg*

avait dénigré. Les *Heures d'oisiveté* devinrent le sujet de toutes les plaisanteries de bon ton; on alla jusqu'à refuser à l'auteur la moindre étincelle d'imagination, et le comte de Carlisle se joignit même à la foule des aveugles dépréciateurs du beau génie de son jeune parent.

Cependant Byron attendait, à Newstead, l'instant de sa majorité, en s'abandonnant à toutes les violentes passions de son âge. Lui-même nous apprend que chaque jour de nouvelles et séduisantes maîtresses se disputaient son cœur, et qu'une foule d'amis, attirés auprès de son inexpérience par l'appât des voluptés, ou d'autres motifs moins excusables, ne cessaient de faire retentir les échos de la vieille abbaye d'accens de joie oubliés depuis long-tems.

Mais, tout en s'abandonnant avec une espèce de fureur aux plaisirs des sens, Byron n'était pas leur esclave. Il semblait, dans ces jours de délire, vouloir analyser chaque sensation voluptueuse, afin d'apprécier lui-même la nature du bonheur qu'il était possible d'en attendre: il en eut donc bientôt reconnu tout le vide. Les tendres coquetteries de ses indignes maîtresses n'effleuraient plus son cœur; ses anciens amis, impatiens du fier et mâle génie d'un homme auquel ils se comparaient jadis, devinrent moins nombreux de jour en jour. Enfin, après l'expérience d'une année, l'être qu'il chérissait le plus était un grand chien de Terre-Neuve, avec lequel il se baignait ordinairement. Souvent, pour éprouver son intelligente sollicitude, il disparaissait quelque tems sous les flots, et le chien,

à la grande joie de son maître, ne manquait pas de se précipiter à sa recherche et de le ramener sur le rivage. Byron fit graver, en 1808, une inscription sur la pierre qui recouvrait ses os; elle finit par ces mots: «Ce monument indique la demeure d'un ami; je n'en ai encore connu qu'un seul, et c'est ici qu'il repose.»

On raconte aussi que, dans le même tems, Byron fit arranger et monter en coupe un crâne d'une énorme capacité; il appartenait à l'un des moines qui jadis avaient habité Newstead. Dans les jours de réceptions bachiques, le crâne faisait le tour de la table, et, comme aux festins d'Anacréon et d'Horace, chacun des convives, ne trouvant plus qu'un aiguillon d'enjouement dans ces souvenirs de la mort, se livrait à l'envi aux plus folles saillies. Byron fit même, sur cette coupe, des vers qui rappellent la grâce philosophique du chantre du Falerne et de Lydie.

Mais l'article de la *Revue d'Édimbourg* vint bien autrement aiguillonner sa muse, et le généreux désir de se venger lui fit oublier la promesse qu'il avait faite, en publiant les *Heures d'oisiveté*, de ne plus rien livrer à l'impression. Toute la république littéraire avait méconnu son génie! tous les prétendus oracles du goût, les Southey, les Scott, les Wordsworth, les Jeffery, avaient affecté de ne voir en lui qu'un méprisable rival: il saura les désabuser. Dès ce jour, il renonce aux éloges, aux flatteries d'indignes Aristarques; il dédaigne l'approbation de cette Angleterre, qui ne rappelle à son cœur que ses propres égaremens ou les injustices des autres, et quand il aura dignement relevé le gant qu'on lui a jeté, il ira, loin de sa patrie, chercher

des inspirations plus grandes encore.

Les Bardes anglais et les Reviseurs écossais firent toute la sensation que Lord Byron en avait espérée: les journaux, épouvantés, n'osèrent même rentrer en lice contre un si *rude joueur*. Le lendemain de la publication de cette satire, le poète, ayant atteint sa majorité, vint prendre sa place dans la chambre des pairs. À peine eut-il prononcé, à haute voix, le serment d'usage devant la *balle de laine* qui sert de siège au chancelier, que celui-ci (Lord Eldon) vint à lui, et, d'un air riant, lui tendit cordialement la main; mais Byron ne répondit à ces avances qu'en s'inclinant légèrement et en posant l'extrémité de deux doigts dans la large main du chancelier: puis il chercha des yeux les bancs de l'opposition, et alla nonchalamment s'y étendre. Comme il sortait quelques minutes après, l'un de ses amis lui demanda pourquoi il avait si mal répondu aux avances de Lord Eldon. «Si je lui avais serré la main, répondit-il, il m'aurait cru de son parti; je ne veux rien avoir à démêler ni avec lui ni avec l'autre côté de la chambre: j'ai pris mon siège, et maintenant je vais voyager en pays étranger.»

Il s'éloigna de l'Angleterre au mois de juin 1809, après avoir mis quelque ordre dans ses affaires, acquitté complètement ses nombreuses dettes, fait un testament, appelé sa mère à Newstead et l'avoir embrassée. Un ancien ami de collège, John Cam Hobhouse, déjà connu par plusieurs ouvrages de poésie et de politique, mais devenu, depuis, plus célèbre par le courage et la franchise de son opposition parlementaire, offrit à Lord Byron

de l'accompagner dans ses voyages; et, sans en avoir précisément arrêté le plan, les deux amis mirent à la voile, de Falmouth, le 2 juillet 1809. Leur suite consistait en deux domestiques, dont l'un (Fletcher) avait instamment sollicité la faveur d'abandonner sa femme pour suivre la fortune de Lord Byron. C'était un personnage qui rappelait assez bien le Sganarelle du *Don Juan* de Molière; présomptueux, craintif et superstitieux à l'excès; aimant tendrement son maître, et redoutant toute espèce de fatigues ou de dangers.

Nos deux poètes débarquèrent à Lisbonne, visitèrent avec empressement Cintra, endroit, dit Lord Byron, le plus délicieux de l'Europe, et le château de Mafra, orgueil du Portugal. Peu satisfaits du patriotisme et du caractère des Portugais, ils s'empressèrent d'arriver à Séville. C'est là que Byron dépouilla ses premières impressions sauvages. Le ciel de l'Andalousie, les cris de liberté qui, de toutes parts, y retentissaient, les scènes pittoresques d'une nature ravissante, et, plus que tout cela encore, les grâces et la beauté des dames de Séville, eurent bientôt fait évanouir ses sermens de haine à la société, de calme et de continence philosophiques. Son départ de Séville fit même verser des larmes d'amour, que l'incertitude de son retour eut sans doute bientôt tariés. À Cadix, de nouveaux liens aussi tendres et aussi passagers l'attendaient encore.

Il est peu de personnes (même celles qui n'ont jamais lu ses vers) qui n'aient vu, et par conséquent admiré quelques portraits de Lord Byron: ils rappellent, en général, l'expression de ses

traits. Cette expression est tellement remarquable qu'elle est venue offrir aux artistes, si j'ose le dire, un nouveau type de physionomie, en même tems que le *Childe Harold*, le *Corsaire* et le *Don Juan* ouvraient aux littérateurs un autre magnifique horizon poétique. Le dessin qui précède cette édition reproduit exactement la tête de Lord Byron à vingt-cinq ans. Plus tard, ses traits perdirent quelque chose de leur grâce et de leur pureté, mais sa physionomie n'en fut pas altérée; comme celle de tous les hommes de génie, elle était indépendante des formes matérielles; elle exprimait l'habitude des passions et des pensées sublimes, le dédain et presque l'ignorance des tracasseries vulgaires, le sentiment du beau sous toutes ses formes: en un mot, elle était l'image fidèle de son ame.

Le 16 août, le vaisseau qui devait transporter en Grèce nos deux voyageurs mit à la voile de Gibraltar et mouilla successivement à Cagliari en Sardaigne, à Girgenti en Sicile, à Malte; et enfin, le 29 septembre, à Prévesa sur la côte d'Albanie.

Leur plan était enfin arrêté avec précision: ils devaient traverser la Grèce et la Morée, passer l'hiver à Athènes, et, de là, se rendre à Constantinople; mais, pour avoir les moyens de voyager en sûreté, il leur fallait capter la bienveillance du redoutable visir qui gouvernait alors toutes ces contrées. Aly-Pacha, surnommé le Bonaparte musulman, assiégeait alors son ennemi, Ibrahim, dans le château de Bérat en Illyrie. Byron se rendit à Tépalène, quartier-général du visir, et éloigné de deux journées de Bérat. Aly, de son côté, ayant appris l'arrivée, dans

ses états, d'un seigneur anglais, avait ordonné que toutes les commodités de voyage lui fussent gratuitement prodiguées. Lui-même le reçut avec la plus haute distinction. Ses petites mains blanches, ses petites oreilles et sa chevelure bouclée attiraient surtout l'attention d'Aly, qui croyait y voir les signes irrécusables d'une haute naissance et d'une éducation distinguée. À chaque heure de la journée il envoyait à nos voyageurs des fruits, des confitures et des sorbets, et, quand ils demandèrent à prendre congé, Sa Hautesse leur donna une garde de cinquante braves Souliotes, en les recommandant spécialement à son fils, Vely-Pacha, alors gouverneur de la Morée.

L'aspect d'une cour orientale et la physionomie de ce peuple albanais, mélange de maraudeurs chrétiens et musulmans, firent une vive impression sur l'imagination de Lord Byron. Dans les notes de *Childe Harold* il a tracé une peinture détaillée de la beauté et de la gracieuse démarche des femmes; du courage, de l'hospitalité et du caractère vindicatif des hommes. – De retour à Prévesa, ils ne tardèrent pas à s'embarquer, dans l'espoir d'aborder à Patras sur la côte de la Morée; mais, par suite de l'ignorance des matelots turcs, leur bâtiment, emporté par le vent, alla échouer sur les rochers de Souli, et ils ne durent leur salut qu'au généreux secours des villageois albanais qui habitaient derrière ces rochers. Pendant la crise, «Fletcher jetait les hauts cris et appelait sa femme; les Grecs invoquaient tous les saints, et les Musulmans *Alla*. Le capitaine fondait en larmes, en nous disant de nous recommander à Dieu. Les mâts étaient fendus,

la grande vergue en pièces; le vent redoublait de force, la nuit approchait, et nous n'avions d'autre chance (comme le disait Fletcher) que de nous voir ensevelis dans les flots.» (*Lettre de Lord Byron à sa mère.*) Tel fut l'événement qui, sans doute, fournit plus tard au poète les terribles couleurs du deuxième chant de *Don Juan*.

De Souli, nos voyageurs revinrent encore à Prévesa, et, renonçant au trajet de mer, se dirigèrent vers Patras, à travers les forêts de l'Acarnanie et de l'Étolie: ils firent une halte de quelques jours à Missolonghi et à Smyrne; ils parcoururent la plus grande partie de la Grèce, et s'arrêtèrent le reste de l'hiver à Athènes, comme ils en avaient formé, depuis long-tems, le projet.

Ce n'était pas assez qu'Athènes expiât sous le cimenterre des barbares son ancienne gloire; des étrangers, et surtout des Anglais, venaient à l'envi disputer aux rivages de Grèce les débris de statues, de colonnes et d'inscriptions qui faisaient, seuls encore, sa richesse. Les monumens ont en eux-mêmes peu de valeur: transportez sous le ciel de la Grèce les arceaux et les ogives de nos châteaux gothiques, l'ame les considérera sans émotion, sans enthousiasme. On a donc de la peine à comprendre la rage qui porte les Anglais à encombrer leur île des monumens enlevés à la religion des autres peuples; et certes, il est déplorable que le gouvernement applaudisse à de pareilles profanations. Bas-reliefs, chapiteaux, inscriptions, statues, tous les débris des siècles passés viennent chaque jour se presser dans les tristes galeries britanniques. Cependant une seule inscription, échappée

aux outrages du tems, rappelle aux Grecs, mieux que toutes les déclamations modernes, quelle a été et quelle doit être leur patrie, et l'on ne peut trop les louer d'avoir regardé les vols de l'Écossais Elgin comme le plus grand des outrages. Il appartenait à Lord Byron et à M. de Châteaubriand de se rendre les échos de l'exécration à laquelle ils vouèrent les spoliateurs du Parthenon. Mais Byron ne se contenta pas de flétrir, dans le *Childe Harold* et dans la *Malédiction de Minerve*, la conduite de Lord Elgin; il alla lui-même, au péril de sa vie, effacer le nom du moderne Verrès, inscrit sur le frontispice du temple d'Érichtée, et il le remplaça par ces deux lignes:

Quod non fecerunt Gothi
Hoc fecerunt Scoti.

De retour dans sa patrie, Lord Elgin n'en a pas moins reçu de son gouvernement d'énormes sommes pour prix de la dépouille des temples d'Athènes. — Nos voyageurs s'éloignèrent de la Grèce au commencement du printems. Avant de gagner Constantinople, ils visitèrent les ruines d'Éphèse. Le 15 avril 1809, la frégate *la Salsette*, qui les transportait, jeta l'ancre sur les côtes de la Troade, non loin des fameux tombeaux que l'on aime à croire ceux des héros grecs morts au siège d'Ilion. Comme ils attendaient le firman du Grand-Seigneur à l'embouchure des Dardanelles, et justement à quelques centaines de pas du château d'Abydos, il prit envie à Byron de vérifier par lui-même

si les savans avaient eu raison de révoquer en doute le récit des tendres traversées de Léandre. Dans le dernier siècle, notre Académie des Inscriptions et Belles-Lettres avait aussi, après de longues dissertations, reconnu que l'histoire d'Héro et Léandre était nécessairement une fable, attendu l'*impossibilité du trajet de l'Hellespont à la nage*. La tentative de Byron fit évanouir tout d'un coup l'autorité de tant de doctes recherches. Un lieutenant de la frégate (M. Ekenhead) offrit de partager la gloire et les dangers de cette épreuve: les deux nageurs partirent en même tems et firent le trajet en une heure et quelques minutes. Ekenhead eut à peine atteint le rivage de Sestos, qu'il se hâta de regagner, sur une barque, l'autre bord, où le rappelaient ses fonctions; mais Lord Byron, épuisé de fatigue et grelottant de fièvre, se traîna, demi-nu, dans une cabane voisine, et reçut l'hospitalité d'un pauvre pêcheur turc, qui, pendant cinq jours, lui prodigua les soins les plus assidus. À peine revenu sur le rivage d'Abydos, Byron envoya au pêcheur, par l'un des hommes de sa suite, un assortiment de filets, un fusil de chasse, une paire de pistolets et douze pièces de soie pour sa femme. Surpris de ce présent, le pauvre Turc voulut, le lendemain, traverser l'Hellespont, afin de remercier sa seigneurie. Hélas! à peine éloigné de son rivage, une rafale s'éleva, fit submerger sa barque et l'engloutit dans les flots. Qu'on juge du désespoir de Lord Byron! Il s'empressa d'aller lui-même consoler la veuve; la pria de le regarder à l'avenir comme son ami, et lui laissa une bourse de cinquante dollars. Cette anecdote est peu connue; elle honore trop le caractère de

Lord Byron pour que lui-même pensât jamais à la divulguer: mais les officiers alors employés sur *la Salsette* en ont tous attesté l'exacte vérité.

À Constantinople, il se sépara de Cam Hobhouse, qui brûlait déjà de revoir l'Angleterre, Byron le vit partir sans beaucoup de regret: son projet était de retourner en Grèce, et voulant, dans cette seconde excursion, s'arrêter à loisir dans les lieux les plus poétiques de cette terre de poésie, la société d'un ami, tel que Hobhouse lui-même, dérangeait, jusqu'à un certain point, son plan de rêverie. Il écrivit *Childe Harold* en Grèce; il en composa même un grand nombre de strophes sur le Parnasse. C'était, il faut l'avouer, une heureuse et grande idée que celle d'aller puiser des inspirations à une pareille source, et quand on songe, en lisant *Childe Harold*, que ces vers ont été tracés sur les sommets sacrés de l'Hélicon, je ne sais quelle vénération religieuse se joint naturellement à l'admiration que produit une aussi magnifique création.

Il choisit Athènes pour sa principale résidence. C'est là qu'une jeune Grecque devint éperdument éprise de lui: elle était belle; elle ne tarda pas à toucher son cœur. Mais les jours du Ramasan arrivèrent, et, pendant ce carême, tout commerce entre les deux sexes était puni de mort. Une aussi longue interruption parut un siècle à Lord Byron: dans son impatience, il avait formé un plan de rendez-vous, et l'avait fait parvenir à sa maîtresse; la trame fut découverte, et la jeune fille condamnée à être sur-le-champ enfermée dans un sac et jetée à la mer. Byron

n'était prévenu de rien, quand un soir, en côtoyant à cheval le rivage de la mer avec deux Albanais qu'il avait pris à son service, il voit plusieurs soldats s'avancer de son côté. Il apprend qu'ils ont la mission de noyer une femme; dès-lors il ne pouvait plus hésiter: au risque de s'attirer une mauvaise affaire, il court à l'officier du détachement, parvient à l'intimider, et se fait remettre l'infortunée, dans laquelle il reconnaît son amante. Grâce à son intervention, et à une forte somme d'argent, le magistrat consentit à rétracter son arrêt, mais la jeune fille fut obligée de quitter Athènes, et, quelques mois après, elle mourut de regrets et à la suite d'une fièvre lente. Tel fut l'événement qui offrit à Lord Byron la première inspiration du *Giaour*.

Pour se distraire de cette mort douloureuse, il s'éloigna d'Athènes, et résolut de parcourir le Péloponèse. Il n'emmena pas avec lui Fletcher; le pauvre diable, las de vivre loin de sa femme, de la bière et du pudding, avait obtenu la permission de retourner en Angleterre. Pour Byron, à peine arrivé à Patras, il fut saisi d'une fièvre violente, qui mit de nouveau ses jours en danger. Un médecin ignorant était chargé de le soigner, et les deux Albanais dont nous avons déjà parlé s'étaient engagés, par serment, à couper la tête au tremblant Esculape, s'il n'opérait pas avant quinze jours une cure complète. Or, ils n'étaient pas hommes à se parjurer; aussi, quand Byron recouvra la santé, le médecin se livra-t-il aux plus extravagantes démonstrations de joie.

Les embarras de sa fortune le rappelaient lui-même en

Angleterre. On peut lire dans le *Childe Harold* le récit touchant de la douleur des deux braves Albanais en se séparant de lui. Le 2 juillet 1811, après deux années de pèlerinage, Byron débarqua au port de Falmouth. Il était dit que sa patrie ne lui offrirait jamais que de pénibles impressions ou des illusions funestes. À peine arrivé à Londres, un courrier parti de Newstead lui apprend que sa mère est à l'extrémité. Byron quitte tout pour accourir auprès d'elle; mais il était trop tard, et il ne put recueillir son dernier soupir.

Le besoin de combattre sa profonde mélancolie le ramena à Londres. Il était d'ailleurs assez curieux d'y publier une nouvelle satire composée, pendant les derniers jours de sa traversée maritime, sur le modèle de l'*Art poétique* d'Horace. Il avait aussi terminé les deux premiers chants de *Childe Harold*; mais il voyait d'avance tous les *reviseurs* plaisanter sur la tournure romanesque de ses idées, et il tremblait de publier ce chef-d'œuvre de la littérature contemporaine. Un ami, parvint à le détromper: «Votre imitation d'Horace, lui dit courageusement M. Dallas, est au-dessous de vous, tandis que *Childe Harold* est un ouvrage délicieux, admirable, enchanteur. – Vous vous trompez, répondit Byron; mais tels qu'ils sont, je vous abandonne mes vers: s'ils ont du succès, que le profit vous en revienne.» Ainsi furent publiés les deux premiers chants de *Childe Harold*.

Ce *Roman* (c'est le titre que lui donna l'auteur) ne se recommande pas à l'attention de nos classiques par une régularité symétrique; vous croyez, en le lisant, glisser rapidement en mer,

à quelques pieds d'un rivage toujours varié, et constamment enrichi des plus ravissantes beautés. Sous vos yeux se succèdent le Portugal, devenu la proie des Anglais; l'Espagne, sur laquelle s'abat le vautour gaulois; la Troade, sépulcre des anciens héros; Constantinople, calme séjour du despotisme; l'Albanie, déjà préludant à secouer les chaînes du croissant; la Grèce, enfin, dont toutes nos ames ont plus d'une fois rêvé les doux rivages; la Grèce, dont les malheureux enfans fléchissent sans murmurer sous le bâton barbare, tandis qu'ils pleurent de rage en voyant s'écrouler, à la voix de Lord Elgin, les colonnes de Sunium ou du Parthenon. Quelle chaleur pénétrante! et partout quel sentiment exquis de la beauté! quel dédain pour les favoris de la fortune! quel enthousiasme pour la liberté!

Le *Pélerinage de Childe Harold* (dont plusieurs de nos littérateurs n'ont jamais essayé de lire même la traduction française) fit proclamer Lord Byron, dans sa patrie, le premier des poètes vivans: il avait alors vingt-quatre ans. Ses ennemis les plus implacables rendirent hommage à l'évidente supériorité de son génie: mais, en se déclarant douloureusement ses admirateurs, on pense bien qu'ils n'oublièrent pas de relever dans ses vers les propositions *impies, déistes, athéistes* et *séditieuses*, cortège ordinaire des ouvrages qui n'ont pas été composés sous l'influence immédiate d'une secte, d'une cour ou d'une coterie. Leurs sourdes protestations ne l'empêchèrent pas d'obtenir, dans ces premiers momens, toute la justice qu'il n'était en droit d'attendre que de la postérité.

Ce fut sous de pareils auspices qu'il fit sa première entrée dans le monde. Les dames, bien que jalouses de la préférence donnée sur elles, par *Childe Harold*, aux beautés de l'Orient et de l'Espagne, caressaient l'espoir de ramener le jeune poète à de plus tendres sentimens: elles l'accueillirent donc avec émotion et coquetterie. Byron n'était pas de ces hommes dont la prestigieuse réputation ne supporte pas l'épreuve de l'intimité: vu de près, il parut grandir encore. On ne se lassait pas d'admirer cette belle physionomie, également faite pour exprimer l'enthousiasme, le dédain, l'amour ou la haine. Mais le caractère de ses pensées comportait une dignité sérieuse dont il lui était presque impossible de se dépouiller: si quelquefois il se livrait à une bruyante gaîté, ces éclats étaient rapidement remplacés par une teinte de tristesse importune. Il tombait fréquemment dans une grande préoccupation mélancolique, et même, au milieu des cercles les plus avides de recueillir ses moindres paroles, il semblait faiblement combattre ce penchant à la distraction. Lui arrivait-il de le vaincre? on admirait aussitôt une conversation d'autant plus étonnante, qu'il cherchait moins à exciter l'étonnement: les saillies les plus vives se pressaient sur ses lèvres; ses yeux, dit-on, lançaient des éclairs, et nul homme ne se vantait d'avoir pu l'écouter sans émotion, sans une sorte de respect. Il n'en était pas ainsi des femmes qui, ne rougissant pas auprès de lui de leur infériorité intellectuelle, laissaient ordinairement parler en sa présence leur imagination ravie.

Toutefois cet universel engouement ne fut pas de longue durée: pour le prolonger, il eût fallu faire preuve d'affectation, et ce défaut général de la société anglaise était justement celui dont Lord Byron était le moins susceptible; il eût fallu caresser l'amour-propre des automates qui se pressaient autour de lui, et Byron ne savait jamais dissimuler ses impressions dédaigneuses. D'abord les *dandys*, espèce de fats qui, dans la grande société anglaise, forme une majorité compacte (comme en France nos merveilleux et nos petits-maîtres), briguèrent long-tems sa bienveillance, en composant sur son extérieur leur maintien et leur costume. Une foule de fades et languissantes beautés essayèrent à l'envi sur son cœur la puissance de leurs charmes; Byron accueillit du même silence les grimaces des uns et les vaporeuses œillades des autres. Dès-lors une cabale sourde se ligua contre lui; un plan de calomnie fut organisé, et le succès dépassa bientôt toutes les espérances que ses auteurs en avaient pu concevoir.

Fatigué des cercles de la capitale, il fit, dans le Westmoreland, une course vers ces lacs devenus célèbres par les mélancoliques et monotones élucubrations des Wordsworth, des Coleridge et des Southey. Ce voyage augmenta encore le nombre de ses ennemis; les poètes *lakistes* se montrèrent humiliés de l'indépendance de ses opinions, et furieux des épigrammes dont il accablait leur politique bigoterie. L'apparition presque simultanée du *Giaour*, de *la Fiancée d'Abydos*, du *Corsaire* et de *Lara*, leur offrait une occasion d'attaquer ses principes et de noircir sa vie. «Qui

peut, s'écrièrent-ils, fournir à Lord Byron les couleurs dont il se sert pour peindre tous ces héros dévorés de passions et de remords? qui l'initia aux mystères des plus horribles angoisses de la vie? qui lui apprit à revêtir de formes séduisantes les plus odieux scélérats? Ah! sans doute, la source de son génie est empoisonnée; elle n'a pu naître que de la perversité de son caractère. Rien dans sa conduite, il est vrai, ne justifie d'injurieux soupçons; mais l'a-t-on suivi dans ses courses lointaines? Qui sait si quelque crime secret ne trouble pas le repos de sa vie? Trop de rapports sensibles existent entre Childe Harold, Conrad et lui pour que l'on puisse encore douter de l'identité de l'auteur et de ses personnages. Et quel insensé pourrait envier un talent qu'il faudrait acheter à pareil prix?...»

Lord Byron jugeait indigne de lui de repousser d'aussi infâmes soupçons: cependant, il suivait avec assez d'assiduité les séances de la chambre des Lords. Toujours étranger aux ambitieuses intrigues qui se trament jusque dans les conseils de l'opposition populaire, il prononça à la chambre haute trois discours assez remarquables, dans lesquels il peignit de couleurs énergiques la détresse des ouvriers et l'asservissement des catholiques. Mais l'inutilité de ses efforts refroidit bientôt sa ferveur parlementaire, et il sentit qu'il servirait plus efficacement la cause de la justice et de la liberté, du haut de la tribune poétique que s'était élevée son génie. Il acheta, à la même époque, une action au théâtre de *Drury-Lane*, et quelques jours après il fut nommé directeur du jury chargé d'y recevoir les ouvrages dramatiques.

La mobilité de son imagination, sa passion pour les voyages, et les souvenirs de plusieurs beautés qu'il avait peintes dans le *Giaour* et le *Corsaire*, tout aurait dû le détourner du mariage, et surtout de l'idée d'en former les redoutables nœuds avec une Anglaise: il n'en fut rien. Anne-Isabelle, seule fille de sir Ralph Milbank Noël, fut celle sur laquelle il fit tomber son choix: elle était belle; mais, sous l'apparence d'une bienveillante douceur, elle cachait un caractère inflexible et un orgueil de pruderie qui devait faire le malheur du plus pacifique des époux; à plus forte raison celui de Lord Byron. Elle apprit avec une sorte de transport que le jeune Lord songeait à demander sa main, et quand on lui rappela les défauts de Byron, dans les cercles de bas bleus (*blue stockings*), dont elle était l'un des ornemens, elle répondit qu'elle espérait ramener son époux à force de douceur, de leçons et d'exemples. Le mariage fut célébré le 2 janvier 1815.

Bien que formé sous de funestes auspices, il eût peut-être été fortuné sans l'intervention, presque toujours fâcheuse, d'une belle-mère. Les Milbank conservaient dans leur famille la tradition du vieil esprit d'austérité et d'intolérance qui distinguait les puritains; aussi l'honorable miss Milbank avait-elle consenti avec répugnance à l'union de sa fille avec Byron. Elle ne tarda pas à devenir une mortelle ennemie: la *lune de miel* même ne fut pas exempte d'orage. Byron eût voulu en passer le cours loin du tumulte de Londres; il craignait les folles dépenses, et surtout les insipides distractions du grand monde: il fut obligé de renoncer à son projet. Partout recherchés avec empressement, recevant à

leur tour avec grandeur, la dot de la nouvelle lady fut bientôt dissipée en prodigalités, et Byron prévit de nouveaux embarras pécuniaires. D'un autre côté, son amour de l'étude et des méditations solitaires s'accommodait mal de visites fréquentes et de la présence continuelle d'une épouse soupçonneuse; parfois il accueillait avec fatigue les tendres expansions de lady Byron, et cette femme altière, se croyant alors dédaignée, revenait prêter une crédule oreille aux suggestions de sa mère et d'une ancienne nourrice. Ce n'était pas tout: plusieurs espions féminins venaient nourrir les défiances de ces trois femmes et suivaient sans relâche toutes les démarches de Lord Byron. Dans un secrétaire que lady Byron fit enfoncer, on avait trouvé des lettres amoureuses: par malheur, le nom de l'ancienne maîtresse n'y était pas tracé; il fallut recourir aux conjectures. Une actrice de Drury-Lane (mistress Mardyne) est soupçonnée: sur-le-champ elle est reconnue pour l'indigne cause des froideurs conjugales de Byron. Des pieux salons de la famille Milbank, la nouvelle se fut bientôt répandue dans tous ceux de la capitale, et (voyez la retenue de la haute société anglaise!) quand la pauvre Mardyne reparut sur le théâtre, les dames se couvrirent modestement de leurs éventails ou de leurs mouchoirs; les jeunes *dandys* sifflèrent, et l'actrice fut obligée de se retirer, en protestant de son innocence. Il fut prouvé, plus tard, qu'elle n'avait jamais dit un seul mot, ni même vu une seule fois Lord Byron.

Lady Byron avait un caractère fort *excentrique*. Elle s'imagina un autre jour que la froideur de son mari pour ses charmes

et surtout pour ses conseils dénotait un certain dérangement de *sensorium commune*. Par ses ordres, plusieurs inconnus pénétrèrent dans le cabinet d'étude de Byron (il composait alors *le Siège de Corinthe*); on l'accabla de questions inintelligibles pour lui, et auxquelles sa fierté lui permit à peine de faire quelques réponses. Plus tard, il apprit qu'il avait reçu la visite de docteurs en médecine, chargés d'examiner ses droits au séjour de Bedlam. Il est inutile de dire que ces docteurs ne répondirent pas à l'attente de lady Byron.

Il semblait que la naissance d'une fille, arrivée le 10 décembre 1815, dût mettre un terme à la soucieuse mésintelligence des deux époux; mais, dans le même tems, de nombreux créanciers ayant demandé la garantie de leurs créances, Byron se vit forcé de vendre les somptueuses propriétés qu'il avait, en se mariant, achetées à Londres, à la sollicitation de lady Byron. Les poursuites judiciaires cessèrent: mais, sous prétexte de les prévenir, ils se décidèrent, d'assez bonne grâce, à vivre, pendant deux ou trois mois, éloignés l'un de l'autre. Lady Byron retourna donc chez son père; et quelques jours après, à l'instigation de sa famille, elle écrivit à Lord Byron que jamais elle ne consentirait à le revoir.

Tel est le récit exact de cette séparation, qui a fourni matière à tant d'invectives et de calomnies contre la conduite de notre grand poète. Si le public devint le confident de ses ennuis domestiques, il faut en accuser les indiscretions ridicules de lady Byron. Écoutons Byron lui-même:

«Il existe dans le mariage une foule de causes inappréciables de dégoûts mutuels et de griefs, dont nos plus intimes amis, ou nos plus proches parens, ne sauraient estimer la juste valeur. Les époux seuls peuvent s'en former une véritable idée; eux seuls ont le droit d'en parler. Tant que le mari n'a pas de torts scandaleux à l'égard de sa femme; tant qu'il ne commet aucune action préjudiciable à la communauté, de quel droit vient-on le blâmer, s'il juge à propos de vivre éloigné d'une femme qu'il connaît mieux, sans doute, que ceux qui prennent sa défense? N'est-il pas absurde de vouloir contraindre deux individus qui se détestent à rester unis, quand ils soupirent tous deux après l'instant de leur séparation? Telle est du moins l'intention de ceux qui, se targuant d'une ancienne liaison, interviennent dans les débats domestiques.»

Quoi qu'il en soit, la séparation de Lord et de lady Byron fit revivre tous les anciens contes dont les précieuses de Londres (les *bas bleus*) avaient les premières répandu le bruit: tous les écrits périodiques, à l'exception d'un seul (*l'Examineur*), les répétèrent à l'envi: une mistress Lee composa un roman dont le héros (Lord Byron) était, sous le nom de *Glenarvon*, accusé de plusieurs assassinats. On alla jusqu'à imprimer qu'étranger à tous les sentimens de bienveillance et d'humanité il n'était pas même susceptible d'être captivé par les attraits ou les vertus d'une femme; et les stances ravissantes qu'il avait adressées à Thirza, à Maria, à Janthé, ne lui avaient été inspirées que par son attachement pour un ours et le chien de Terre-Neuve dont il

avait composé l'épithaphe. Il ne paraissait plus à Drury-Lane sans être accueilli par des huées; les dames le désignaient du doigt, les enfans poursuivaient sa voiture quand il se rendait à la chambre des pairs, et sa *vertueuse* femme écoutait avec une merveilleuse sérénité le récit des calomnies dont il était abreuvé.

Cependant, cet homme était Lord Byron, le chantre de *Childe Harold* et du *Giaour!* celui qui avait défendu de toutes ses forces les catholiques d'Irlande et les chrétiens de l'Orient! Ah! si, pour l'honneur de la France, un aussi puissant génie, une aussi grande ame, eût reçu le jour dans son sein, lui eût-on décerné les mêmes récompenses? Les clameurs de misérables et ridicules coteries auraient-elles ainsi aveuglé l'opinion publique? Nous avons l'orgueil d'en douter.

Il ne faut pas s'étonner si, depuis ce moment, Byron conserva contre l'Angleterre une haine profonde: elle n'était plus digne de ses hommages. Pour comble de disgrâces, il se vit obligé de vendre l'abbaye de Newstead, demeure de ses ancêtres, afin de restituer aux Milbank la dot de lady Byron. Newstead seule le retenait en Angleterre; quand il s'en fut dépouillé, il s'éloigna une seconde fois d'une ingrate patrie, avec la résolution de n'y jamais revenir.

Quelques jours avant son départ, une jeune dame, que ses talens n'avaient pu tirer de la misère, se présente chez lui, et le prie d'honorer de sa protection un recueil de vers qui formait son unique ressource. Elle était belle, ses parens étaient éloignés, et ceux qui d'abord l'avaient encouragée à se dévouer au culte des

muses lui avaient retiré leur protection, avant d'avoir pu apprécier si réellement elle en était digne. Byron l'écouta avec attention. Quand elle eut fini de parler: «Puissiez-vous, madame, répondit-il en lui présentant un billet plié, être plus heureuse que moi; puissent vos talens, vos vertus et votre beauté désarmer l'envie. Voici ma souscription. Mais tous deux nous sommes jeunes, et le monde est pervers; je ne veux donc pas avoir l'air de m'intéresser à vos succès: ce serait vous faire plus de tort que de bien.» La jeune dame prit alors congé de lui, et sa surprise fut grande, en rentrant chez elle, de voir que le poète lui avait remis un bon de cinquante louis sur son banquier. Avant qu'elle songeât à publier ce trait de générosité, Byron touchait au rivage de la France.

C'était au printems de 1816. Il emmenait avec lui une bibliothèque composée de poètes grecs, latins et italiens; l'assortiment d'animaux dont nous avons déjà parlé, et le bon et fidèle Fletcher, dont la destinée, assez conforme à celle de son maître, était d'abandonner, de maudire et de regretter sans cesse sa patrie, sa femme et ses enfans. Lord Byron traversa rapidement la France: sa première halte fut le champ de Waterloo. Il parcourut plusieurs fois cette plaine désormais célèbre, et qui lui rendait les impressions de Salamine et de Marathon. Après avoir visité successivement Bruxelles, Coblenz et Bâle, il s'arrêta, pendant l'été, à la campagne *Diodati*, sur les bords du lac de Genève.

Depuis son départ d'Angleterre, la violence des tourmens intérieurs avait influé sur sa santé: mais Clarence et les rochers

de Meillerie, en rappelant à son cœur les sublimes rêveries de Rousseau; les montagnes du Jura, en l'attendrissant à la pensée de sa chère Écosse; l'aspect du lac de Genève enfin, tout contribuait à calmer ses ennuis et à ranimer ses forces physiques. Tous les soirs, comme si le lac eût pu verser dans son ame la tranquillité de sa limpide surface, il aimait à voguer sur les flots, dans un frêle bateau. Ces courses n'étaient pas sans danger: quelquefois l'onde s'agitait subitement avec violence, et notre poète, un jour, fut sur le point de périr à l'endroit même où Saint-Preux avait caressé l'idée de précipiter dans les flots madame de Volmar. C'est ainsi que, dans la nature, tout, jusqu'aux élémens, semblait destiné à nourrir son ame de grandes et poétiques inspirations.

Il retrouva, dans les environs de Genève, ses anciens amis; Cam Hobhouse, *Monk Lewis*, auteur du plus fantastique des romans, et Shelley, dont les habitudes austères et les opinions indépendantes lui plaisaient, jusque dans leur exagération. Mais, de toutes les personnes dont il cultiva la société, nulle ne l'intéressa plus que madame de Staël, alors retirée à Coppet: c'était, en effet, deux ames dignes de s'entendre. On se rappelle la prédilection de Corinne pour la littérature, les opinions et les lois de l'Angleterre; elle semblait remercier chaque citoyen de Londres de la naissance de Shakspeare et de la chute de Napoléon. En ce moment, comme elle avait au nombre de ses hôtes plusieurs Anglaises, de celles dont Byron avait flétri les doctes prétentions, il était naturel qu'elle fût encore la dupe des calomnies débitées contre l'auteur de *Childe Harold*. Quand on

annonçait la visite de Byron, ces dames quittaient le salon, et frémissaient à l'idée de regarder en face un semblable monstre. Pour madame de Staël, à peine l'eut-elle entendu, qu'elle déposa ses anciens préjugés. Un jour, après avoir lu les stances que Byron avait adressées à sa femme en quittant l'Angleterre, elle s'écria: «Mesdames, je ne sais quel est le coupable, mais je me consolerais d'avoir été malheureuse comme lady Byron, si j'avais inspiré à mon époux de semblables adieux.» En effet, pour ceux qui ne sont pas dépourvus de sensibilité, ces vers seront toujours, à défaut d'autres *Mémoires*, la condamnation de lady Byron.

C'est à la campagne *Diodati* qu'il composa *Manfred*, la première et la plus grande de ses compositions dramatiques, et *le Prisonnier de Chillon*, dans lequel il semble, comme en se jouant, avoir réuni à l'imagination de Dante celle de Châteaubriand. De la Suisse il descendit en Italie, accompagné de Shelley et du docteur Polidori, son secrétaire, le même qui publia quelques mois plus tard, à Londres, la fameuse histoire du *Vampire*. Arrivés à Montanvers, le prieur des bénédictins les pria de mettre leurs noms sur l'album du couvent. Shelley répondit à cette invitation en y inscrivant le mot Αθεος. Mais Byron, jetant à son tour un regard sur le livret, se hâta de passer un trait sur le mot que Shelley avait eu la ridicule hardiesse de tracer. Telle fut pourtant la seule preuve qu'osa plus tard donner le poète Southey de l'athéisme de Lord Byron. Les ouvrages de l'illustre poète se chargent à l'envi de démentir cette odieuse imputation: Byron fut, au contraire, et toute sa vie, tourmenté de ces doutes

métaphysiques, nobles et sûrs indices d'une ame profondément religieuse; et quant à Shelley lui-même, auteur d'un poème satirique, *la Reine mob*, dans lequel les opinions dogmatiques sont peu respectées, il est certain qu'il avait sur l'immortalité de l'ame, et sur l'indépendante dignité de son essence, les idées les plus respectables. Nous ajouterons toutefois qu'elles offraient quelques rapports visibles avec celles de Spinoza, si souvent accusées, si rarement approfondies.

La première résidence de Lord Byron, en Italie, fut Milan. Il y passa l'automne et une partie de l'hiver de 1816; il allait, presque tous les soirs, entendre, à l'opéra de la *Scala*, ces belles partitions dont la France commence à préférer la large mélodie aux ariettes de sa lourde, maigre, et vieille musique. Des premiers jours de l'année 1817 aux derniers de 1819, il vécut à Venise: il y composa *Mazeppa*, les deux drames de *Marino Faliero* et des *Deux Foscari* et le quatrième chant de son cher *Childe Harold*. Dans les derniers vers de cet immortel poème on sent l'influence des impressions du ciel vénitien sur son cœur; les ruines de l'ancienne reine du monde glissent, moins désolantes, devant ses yeux: il sourit même à la vue des danses et de la guitare adriatique, et l'Italie, semblable aux jardins d'Armide, entremêle sans cesse, à ses mélancoliques méditations, de suaves accens de mollesse et d'amour. Au coucher du soleil, qui n'est nulle part aussi magnifique qu'à Venise, il parcourait la ville dans une élégante gondole, tandis que, pour quelques pièces d'argent, deux bateliers reproduisaient, dans leurs chants alternatifs, les octaves

d'Arioste et de Tasse. Le jour, il allait sur les sables du *Lido* exercer ses chevaux ou se baigner dans la mer. Il parcourait les campagnes, et, pénétrant dans les plus humbles cabanes, il prodiguait aux malheureux des secours et des consolations. Le feu prit un jour à la boutique d'un cordonnier: chargé d'une nombreuse famille, ce malheureux se voyait privé de toutes ressources. Byron l'apprend; lui fait passer la valeur de tous les objets que les flammes avaient dévorés, et quelques jours après il l'invite à retourner chez lui. Sa maison était reconstruite, plus commode, plus élégante qu'auparavant. Le hasard fit découvrir aux Vénitiens étonnés plusieurs semblables traits de générosité.

Mais un penchant invincible l'entraînait en même tems au plaisir: gardons-nous de le lui reprocher: cette passion pour les femmes, dont on lui fit un si grand crime dans son immorale patrie, fut sans doute l'une des sources de son génie. À Venise, il fréquenta les brillantes réunions, les bals masqués, les concerts et les théâtres: mais les faciles enchanteresses de Venise entourèrent vainement sa tête de fleurs; les souvenirs de l'injustice de ses compatriotes, de son premier amour et de sa fille, ne cessèrent de l'y poursuivre. Il demandait et recevait fréquemment, par l'entremise de sa sœur, des nouvelles de sa chère *Ada*; et quand ses lettres éprouvaient quelque retard, il tombait dans de profonds accès de mélancolie.

Tandis que son tems semblait ainsi consacré à de frivoles distractions, il faisait paraître une succession de nouveaux chefs-d'œuvre. Las de ne présenter que les inspirations d'un noble

enthousiasme à un monde qu'il avait appris à mépriser en le connaissant mieux, il parut se repentir d'avoir pris au sérieux les malheurs et les turpitudes humaines, et il forma le plan d'un ouvrage dans lequel il reproduirait, sous un nouveau point de vue, la grande scène de la société. Dans ce poème extraordinaire de *Don Juan*, vers, octaves, chants, conception, tout d'abord paraît improvisé; mais ce désordre apparent est un heureux effet de l'art. L'intention profondément calculée de Byron fut de peindre le monde tel qu'il était, avec ses courtes joies et ses souffrances inénarrables; il voulut fatiguer les âmes capables de réfléchir, en les obligeant à considérer à quel degré d'abaissement, de honte, leurs préjugés les faisaient descendre. Jamais projet ne fut mieux exécuté. Vices de l'éducation, malheurs de l'humanité, innocens plaisirs, honteuse débauche, horreurs de la guerre, intrigues et vanités des cours, peinture d'une nation parvenue au dernier degré de corruption, tel est le vaste et instructif tableau que déroule à nos yeux le *Don Juan*. On pourrait lui appliquer ces vers charmans du second chant:

I can't describe it, though so much is strike;
Nor liken it, – I never saw the like.

«Je ne puis le décrire, quoiqu'il m'ait fait une vive impression, ni le comparer à quelque chose. – Je n'ai jamais rien vu de pareil.»

On a pourtant comparé *Don Juan* à *la Pucelle*; c'était

juger d'un arbre d'après son écorce. Voltaire, dans son poème, s'empare de toutes les idées nobles que notre imagination aime à nourrir: il lutte contre elles, il ne les quitte qu'après les avoir imprégnées de ridicule. Du reste, il ne démêle rien avec les turpitudes de la vie: elles sont, au contraire, son point de départ et le niveau auquel il s'efforce de ramener toutes choses. Que s'il s'arrête avec complaisance sur des scènes d'amour, son pinceau ne produit encore qu'un tableau infernal dont, fort heureusement, on chercherait en vain, dans la nature, le modèle. Les deux poèmes ont pourtant cela de commun, qu'ils sont tous deux l'effet d'une débauche d'esprit. Mais *la Pucelle* fut premièrement destinée à égayer⁶ les loisirs de Frédéric-le-Grand, tandis que le *Don Juan* fut composé pour une génération qui avait lu avec enthousiasme *Werther*, *René*, *Childe Harold* et *Manfred*. La verve de gaîté ne pouvait donc être de la même espèce dans les deux ouvrages. Dans *Juan* on aperçoit l'ironie, mais jamais cette ironie ne flétrit une ame, une action, une idée, nobles ou grandes. Byron y développe nos sociales misères avec un calme qui est loin de son cœur; à chaque instant il trahit son émotion, et quelquefois, en s'y abandonnant avec franchise, il nous fait fondre en larmes. Enfin, pour me servir des belles expressions de madame Belloc⁷, son but bien évident est «d'obliger les hommes à se relever à force de mépris. Les saillies de *Don Juan* ressemblent à des fleurs dont on aurait entouré une couronne d'épines; on devine que le front

⁶ Ou, comme disait Voltaire, pour le régaillardir.

⁷ *Lord Byron*, par madame L. Sw. Belloc, 1824.

qui la porte en est ensanglanté.»

Lord Byron quitta Venise en 1819, et vint s'établir à Ravenne. De tous les séjours qu'il essaya, Ravenne fut celui qui lui plut davantage. Dante, son poète favori, y avait passé plusieurs années d'exil: à quelques milles de la ville s'élevait la forêt de pins plusieurs fois mentionnée dans *le Décameron* de Boccace. C'est là qu'il composa la *Prophétie du Dante*, les troisième, quatrième et cinquième chants de *Don Juan*; *Sardanapale*, *Caïn* et *le Ciel et la Terre*. *Juan* et *Caïn* offrirent, en Angleterre, un nouvel aliment aux ennemis du noble poète. Lord Byron ne répondit aux injures qu'en citant, pour justifier Caïn, l'exemple péremptoire de Milton. Le parti des hypocrites, s'emparant alors de sa vie privée, lui reprocha une avarice sordide: à les entendre, il ne prodiguait le *scandale* que pour mieux trouver à vendre ses poèmes. Comme il gardait un dédaigneux silence, ses amis répondirent pour lui que jusqu'alors le noble Lord n'avait rien touché pour ses ouvrages, et qu'il leur en avait constamment abandonné le profit. Cependant le directeur du théâtre de Drury-Lane faisait représenter sa tragédie de *Marino Faliero*, qui n'avait pas été destinée à être jamais jouée; elle n'eut pas, au théâtre, le même succès qu'à la lecture, et, après trois représentations, le libraire de Lord Byron réclama et obtint, de l'autorité, le droit de la retirer.

Lord Byron fut moins sensible à tous ces désagrémens qu'à la mort du commandant militaire de Ravenne. Cet homme, vétéran de Napoléon, avait fini par s'attacher à la maison d'Autriche;

mais, à cette époque où l'Espagne était en feu, où l'Italie préludait à sa passagère révolution, la haute police germanique vint à le soupçonner de *carbonarisme*. Il fut assassiné, en plein jour, dans la ville de Ravenne, à une portée de fusil de la demeure de Lord Byron. Celui-ci entendant une détonation, accourt, met vainement ses gens à la recherche des meurtriers, et transporte la victime dans son palais; mais à peine déposé sur les escaliers intérieurs, le pauvre commandant n'existait plus. Cet événement fit sur lui une impression qu'il a fidèlement consignée dans le cinquième chant de *Don Juan*. Les coupables de ce meurtre ne furent nullement poursuivis.

Quelque tems après éclata l'insurrection du Piémont. Byron ne prit aucune part directe à tous ces mouvemens tumultueux qui s'étendaient jusqu'à Pise; seulement il ouvrit un asile à ceux qui, au moment de la réaction, cherchèrent à se dérober aux vengeances de la police. Il avait réuni dans son palais une centaine d'armures complètes, dont il avait l'intention arrêtée de faire usage si les révoltés voulaient sérieusement se défendre; mais il n'en fut rien. Étouffée aussi facilement qu'elle avait été exécutée, la conspiration carbonarienne échoua en Allemagne, en Italie, en Espagne, en France; en un mot, sur tous les points de l'Europe.

Dès ce moment il ne fut plus en sûreté à Ravenne: chaque jour il recevait des lettres menaçantes, mais rien ne pouvait le décider à interrompre le cours de ses promenades. Enfin, la voix de l'amour fut plus puissante que celle de la crainte sur cette ame

passionnée. Depuis quelques années, il était l'amant heureux de la comtesse Guiccioli: Theresa Gamba, mariée à seize ans au vieux comte Guiccioli, douée d'une beauté merveilleuse et de tous les dons qui peuvent ajouter à celui de la beauté, devint facilement éprise du plus grand poète, et de l'un des plus beaux cavaliers de son tems. Le vieux mari se plaignit, non pas d'avoir un rival, mais d'avoir un rival hérétique et soupçonné de *libéralisme*. Bientôt, demande en séparation simultanément faite par les deux époux: le pape, juge de l'affaire, consent à rompre des nœuds mal assortis, mais à condition que la jeune comtesse sera reléguée dans un couvent. Byron ne trouva qu'un moyen de rendre vaine la décision du souverain pontife; du consentement du père et du frère de la comtesse, il disparut de Ravenne avec elle, en 1821, au commencement de l'automne, et alla poser sa tente dans la ville de Pise.

Il y loua, pour une année, le vieux et magnifique palais *Lanfranchi*, au nom duquel se rattachaient plusieurs grands souvenirs poétiques et légendaires. Il semblait trouver des inspirations dans les murs d'un vieux et gothique édifice comme dans l'aspect des montagnes ou de la mer. Les petites ames de sa patrie prétendirent qu'il recherchait le voisinage de ces imposantes ruines pour exciter la curiosité; mais l'auteur de *Childe Harold* connaissait, par expérience, de plus sûrs moyens de faire naître l'admiration de ses contemporains; et, à vrai dire, ce n'est pas comprendre l'homme de génie que de le supposer, un instant, capable de calculs aussi misérables.

Tandis qu'il était à Pise, il reçut la nouvelle de la mort de lady Noël, mère de sa femme. Il écrivit aussitôt à cette dernière une lettre de condoléance dans laquelle, revenant sur les motifs de leur séparation, il lui témoignait l'ardent désir de la revoir et d'embrasser sa fille. La mort de sa plus ardente ennemie lui faisait espérer que lady Byron consentirait avec joie à ce rapprochement: il se trompa encore. Il ne reçut d'Angleterre aucune réponse.

Quelques jours après le départ de cette lettre, un anonyme lui fit parvenir un médaillon renfermant une boucle des cheveux de sa chère Ada. Rien ne peut donner une idée de la joie qu'il montra dans cette occasion: il baisait ces cheveux, les touchait, les contemplait avec des yeux passionnés. Il pendit le précieux médaillon autour de son cou, et ne s'en sépara plus qu'à la mort.

Les journaux anglais lui apprirent alors que Leight Hunt était persécuté dans sa patrie; c'était l'éditeur de *l'Examiner*, le seul journal qui eût pris à cœur sa défense, à l'époque de ses démêlés matrimoniaux: Byron lui écrivit pour lui demander en grâce de venir habiter l'Italie, et lui offrit pour asile le palais *Lanfranchi*. Hunt accepta sans délai, et à peine arrivé à Pise il fit goûter à Lord Byron le plan d'un journal qui, assurait-il, ne pouvait manquer d'intéresser vivement l'Europe. Il parut trois numéros du *Libéral*: mais les rédacteurs, et Byron le premier, se lassèrent bientôt de coopérer à cette entreprise, pour laquelle ils n'avaient peut-être pas une vocation merveilleuse. Dans le *Libéral* fut publiée *la Vision du jugement*, excellente satire d'un poème louangeur du

lauréat Southey.

Lord Byron, Shelley et les deux Gamba se promenaient un jour à cheval, à quelques pas de la ville, quand un sous-officier, passant au grand galop au milieu d'eux, renverse l'un des domestiques et continue sa route sans articuler la moindre excuse. Byron s'élance à sa poursuite, lui demande raison d'une pareille insolence et reçoit pour réponse de grossières injures: d'autres soldats viennent alors soutenir leur camarade; une rixe s'engage entre eux et les gens de la suite de Lord Byron, et au nombre des blessés se trouve le sous-officier provocateur. L'affaire s'instruit devant les tribunaux. Lord Byron ne fut pas compromis dans les débats; mais les juges condamnèrent le comte Gamba, son fils et plusieurs des gens de Byron à s'éloigner de Pise. Comme la belle comtesse suivait le sort de son père, Lord Byron se décida à les accompagner à Livourne. Mais de nouvelles persécutions y attendaient les Gamba: obligés de quitter la Toscane, ils choisirent Gênes pour leur nouvelle résidence, et cependant, la comtesse demandait à Byron un asile et revenait avec lui à Pise, au palais Lanfranchi.

À quelque tems de là mourut son meilleur ami, Bishe Shelley, âgé seulement de vingt-neuf ans. Ce fut un grand malheur pour la littérature; car, après la mort de Byron il eût pu donner au public, sur lui, des détails qui ne se trouvèrent plus que dans les mains craintives de Thomas Moore. Les tristes impressions que cet événement laissa dans l'esprit de Byron le décidèrent à s'éloigner une seconde fois de Pise. Il se retira dans une maison

charmante située à une demi-lieue de Gênes, sur une hauteur qui dominait le golfe et le vaste horizon qui s'étend autour de la ville. On remarqua, dès ce moment, qu'il devenait plus sédentaire, qu'il négligeait ses courses à cheval et tous les divertissemens auxquels il se livrait précédemment. Il avait laissé à Pise la belle comtesse Guiccioli; il refusait de voir la société: enfin, il mettait dans ses dépenses une économie qui surprenait tous ceux qui avaient été témoins de ses prodigalités antérieures. On sut bientôt le secret de cette énigme: au mois de juillet 1823, un officier westphalien, nommé Det Striitz, aborda à Gênes à son retour de Grèce, où il avait combattu sous les drapeaux des insurgés, depuis 1821. À peine Lord Byron l'eut-il appris, qu'il descendit à Gênes, et n'ayant pu l'y rencontrer, il lui écrivit pour l'inviter à se rendre à sa maison de campagne. Ici nous laisserons raconter madame Belloc qui entendit tous les détails de l'entrevue, de la bouche même de M. Det Striitz.

«M. Det Striitz y alla le lendemain, et trouva Lord Byron devant une table, examinant une carte de la Grèce. Il se leva et lui fit l'accueil le plus favorable... Il adressa à cet officier plusieurs questions sur la situation des Grecs. «Il parlait avec tant de feu, me dit le colonel, que j'avais quelquefois de la peine à suivre le cours de ses idées; je m'efforçai cependant de le mettre au fait de tout ce qu'il désirait savoir.» Après être entré dans une foule de particularités, il retint à dîner le colonel, et en sortant de table il prit son bras et le conduisit dans le parc qui entourait la maison. «Tout d'un coup, au détour d'une allée, il s'arrête

brusquement et me dit: *Pensez-vous que ma présence pût être utile aux Grecs? me verraient-ils avec plaisir?* Je ne pouvais croire qu'il voulût échanger l'existence agréable qu'il menait pour une vie de privations, d'inquiétudes et de dangers. Je n'hésitai pourtant pas à répondre que sa présence serait pour les Grecs un bienfait, et qu'il était digne de travailler à une régénération que ses écrits avaient en partie commencée. *Je le voudrais de grand cœur,* répondit-il; *mais je crains que mes moyens ne soient en disproportion avec ma tâche. Enfin, je ferai ce que je pourrai. Mon projet d'aller en Grèce ne date pas d'aujourd'hui; je le nourris depuis long-tems. Je ne suis plus indécis sur mon voyage; mais ce qui m'importe, c'est de le rendre utile.* Et le lendemain matin, en me revoyant, il me dit encore: *«Je n'ai pu dormir cette nuit que d'un sommeil agité. Je me voyais toujours à la tête des braves Souliotes, ou à côté d'un de leurs intrépides chefs, combattant les Turcs sans vouloir leur faire grâce, et il se pourrait que mon rêve se réalisât un jour; car je n'irai pas en Grèce pour y être oisif. Je veux me faire faire des armes avant de partir.»*

Deux mois s'étaient à peine écoulés depuis cette entrevue, quand il s'embarqua à Livourne accompagné du comte de Gamba et de ses compatriotes sir Edouard Trelawney, Hamilton Browne, etc. Dans les derniers jours d'août le vaisseau jeta l'ancre dans un des ports de Céphalonie.

Céphalonie est l'une des îles ioniennes laissées sous la protection du gouvernement anglais, depuis le traité de paix de 1814. Lord Byron qui n'ignorait pas, en se dévouant désormais

à la cause des Grecs, les dissensions déplorables qui régnaient parmi eux, craignit, s'il descendait de prime abord sur le théâtre de l'insurrection, de ne servir qu'un parti en voulant soutenir la cause commune. Il connaissait les Grecs, leur turbulence, leur jalouse indépendance, leur misère et leur avidité; il n'ignorait pas que déjà ces défauts, suite naturelle du genre de vie des Arnauts, avaient fait retourner sur leurs pas un grand nombre d'Européens accourus en Grèce dans l'espoir chimérique d'avoir pour compagnons des milliers d'Aristides ou de Périclès. Ces dissensions, ces motifs de découragemens, voilà ce que Byron voulait essayer de détruire en se rendant en Grèce; mais il fallait avant tout qu'il connût l'exacte situation des choses.

Les Grecs venaient de commencer la troisième campagne sous d'heureux auspices. Tandis que l'armée des deux pachas Yussuf et Mustapha était taillée en pièces dans les défilés des Thermopyles par le brave Odysseus, l'ancien Péloponèse était presque entièrement affranchi du joug des Turcs; mais, du côté de l'Étolie, une nouvelle armée, commandée par le pacha de Scutari, s'avancait jusqu'aux murs de Missolonghi, et cette ville importante et tous les ports de la Grèce occidentale étaient déjà bloqués par les armées de terre et de mer des Turcs.

Byron commença par envoyer sur le continent MM. Trelawney et Browne, avec la mission d'explorer l'état de tous les partis. En attendant leur retour, il fixa son séjour dans la petite ville de Metaxata, qui devint aussitôt, pour ainsi dire, le point central du gouvernement grec, tant était grande la réputation qui

le précédait.

Elle grandissait encore tous les jours; ceux qui l'approchaient, Anglais, Français, Allemands et Grecs, ne se lassaient pas d'admirer la profondeur de ses plans et la magnanimité de ses intentions. Sans cesse appliqué à rechercher des instructions positives, il écoutait avec attention les rapports les plus contradictoires: il répandait l'or à pleines mains, mais avec discernement.

Voici la source de tout l'argent qu'il prodiguait: «J'ai écrit, dit-il dans une lettre du 13 octobre 1823, à notre ami D. Kinnaird, le priant de m'envoyer *tous les crédits* qu'il pourra réunir. De plus, j'ai en avance une année de revenu et la vente d'une terre par-devers moi. – Jusqu'à ce que les Grecs trouvent un emprunt, il est probable que je serai leur meilleur banquier, c'est-à-dire tant que ma signature aura cours. Répétez-lui *cela*, et dites-lui que je vais tirer, d'une manière effrayante sur M. R***. Je ne lésine pas quand nos braves se décident à reprendre les armes; et s'ils persévèrent ils seront encore mieux venus. Ils ont eu hors de ma poche, et d'un seul coup, quatre mille livres sterlings (outre quelques distributions partielles), et le prochain déboursé sera au moins aussi considérable. Et comment pourrais-je, dites-moi, leur refuser s'ils se battent? et si je suis avec eux? etc.»

Cependant il reçut des nouvelles de M. Trelawney. Ce loyal ambassadeur avait assisté au congrès de Salamis, et l'on y avait décidé qu'Odysseus marcherait sur Négrepont, Colocotroni sur Patras, et que Mavrocordato serait chargé de défendre

Missolonghi. «Si cette ville tombe, écrivait Trelawney, Athènes et des milliers de têtes sont en péril. Il faut que la flotte secoure cette ville. Je donnerais ma tête à *monnayer* pour *sauver cette clef de la Grèce.*» Byron comprit ce langage; il fit équiper deux navires ioniens et quitta Céphalonie le 29 décembre, faisant voile pour Missolonghi. Le 31, à la hauteur de Zante, ils furent rencontrés par un corsaire turc. Le premier navire, sur lequel il était, parvint à l'éviter; le second, qui transportait le comte Gamba et plusieurs domestiques de Lord Byron, fut moins heureux: les captifs furent conduits à Patras, devant Yussouf-Pacha. Grâce au sang-froid de Gamba qui, en réclamant hautement le privilège des pavillons anglais, parvint à intimider le chef musulman, il leur fut permis de se rendre à Missolonghi; mais, à leur grand étonnement, ils n'y trouvèrent pas Lord Byron. Les vents contraires l'avaient forcé de s'arrêter sur des rochers situés à quelques milles de Missolonghi; et en se remettant en mer, son navire avait touché un bas-fond. Heureusement, Mavrocordato envoya bientôt à sa rencontre plusieurs bateaux qui le prirent à bord, avec sa suite, et le conduisirent à Missolonghi.

Lord Byron fut reçu, par les Grecs, au milieu des transports de joie et de reconnaissance. Il profita de ces premiers instans d'enivrement pour servir la cause de l'humanité. Le jour de son arrivée, un Turc, tombé entre les mains de quelques bateliers, allait expirer dans les tourmens: Byron le fait venir et s'empresse de réclamer sa grâce; mais il avait affaire à des hommes peu

accoutumés à de semblables rémissions, et sa demande ne fut pas accueillie. Alors il soustrait à toutes les recherches le prisonnier, et quand les Grecs furieux viennent le réclamer à grands cris: «Vous me tuerez, leur dit-il, avant de me forcer à vous livrer cet homme. Barbares que vous êtes, comment osez-vous agir ainsi, et vous dire chrétiens?» Il garda chez lui, pendant quelque tems, le Turc que la frayeur avait rendu malade, puis il profita de la première occasion pour le renvoyer, guéri, à Patras où demeurait sa famille.

Ce n'est pas tout. À quelques jours de là il obtint encore du prince Mavrocordato la délivrance de plusieurs autres prisonniers, qu'il fit habiller à ses frais et reconduire au pacha de Scutari. Ces Turcs remirent, de sa part, à leur maître une lettre dont nous citerons les dernières phrases: «Si cette circonstance trouve place dans votre souvenir, j'ose prier Votre Hautesse de traiter les Grecs qui pourraient, par la suite, tomber en votre pouvoir, avec humanité: j'insiste d'autant plus sur ce point, que les horreurs de la guerre sont déjà assez grandes sans les aggraver, des deux côtés, par des cruautés inutiles. – Missolonghi, 23 janvier 1834.» C'est, je crois, la première et la seule fois que la plume de Lord Byron ait tracé l'expression de formes obséquieuses et suppliantes.

Je passe sous silence d'autres traits nombreux du même genre. Il eut, d'ailleurs, moins de peine à ramener à des sentimens généreux les Grecs altérés de vengeance, que les officiers européens, à des plans sages et raisonnables. Certes, il ne

fallait pas une grande profondeur de jugement pour sentir que, dans les circonstances présentes, les premiers besoins des Grecs étaient des canons, des vaisseaux, des munitions de guerre de toute espèce, et peut-être encore avant tout cela, de l'argent monnayé. «Nous avons assez d'hommes, criaient les Grecs aux Européens; envoyez-nous des armes, du fer et de l'or, nous sommes sauvés.» Cependant, les comités, organisés dans toute l'Europe, cédaient à d'autres influences. Le brave Stanhope et quelques autres aveugles Philellènes les pressaient, quand l'insurrection était déclarée, de s'occuper, avant tout, de rendre les Grecs dignes de la liberté, de la liberté constitutionnelle, et, je crois même, représentative! À les entendre, il fallait transformer les aumônes de toutes les ames généreuses en imprimeries, en livres, en cartes géographiques, en mappes, etc. On sent que ces recommandations étaient accueillies avec ardeur; le commerce européen saluait l'aurore d'une liberté qui s'alliait si bien avec l'intérêt industriel, et les pauvres Grecs, sans artillerie, sans solde, perdaient chaque jour quelque chose de leur enthousiasme.

«J'avoue, disait Lord Byron, que je ne puis comprendre l'usage des presses d'imprimerie pour un peuple qui ne sait pas lire. Le comité nous envoie des mappemondes; mais il suppose donc qu'en venant en Grèce j'ai l'intention d'ouvrir un cours de géographie? On donne des livres à des gens qui manquent de fusils; ils imploront des sabres, et le comité leur adresse des caractères typographiques! Son secrétaire, M. Bowring, m'écrit une longue lettre sur la *terre classique de la liberté, le berceau des*

arts, la source du génie, le séjour des dieux, le ciel de la poésie, et je ne sais quelle centaine d'autres belles choses. Je lui ai répondu de manière à le dissuader de m'écrire une seconde fois sur le même ton. *Assez de bavardage*, lui dis-je, mais au fait, au fait. Depuis ce tems, je n'entends plus parler de lui⁸.»

Rien ne donnait plus d'humeur à Byron que ce déplorable aveuglement; mais il ne faut pas croire que tous ces démêlés fissent naître aucun refroidissement entre lui et les autres défenseurs de la Grèce. La liberté de la presse ayant été votée par le gouvernement, Lord Byron contribua à la formation des imprimeries pour plus de cinq cents louis; mais il profita de l'occasion pour se plaindre avec force de l'inaction dans laquelle on laissait languir les guerriers. Il avait, en arrivant à Missolonghi, après avoir payé les arrérages de la flotte, pris à sa solde cinq cents Souliotes d'élite, dans l'espoir de bientôt employer ces braves gens à quelque entreprise périlleuse; mais le gouvernement, qui lui supposait des trésors inépuisables comme sa générosité, tremblait de lui voir exposer sa vie et faisait, avec une lenteur condamnable, les préparatifs de la campagne. Mavrocordato ne put toujours résister, et il fut décidé qu'aussitôt l'arrivée de l'artillerie sous les ordres du capitaine Parry, Lord

⁸ Consultez les lettres de Stanhope à Bowring. Dans une d'elles, rapportée par madame Belloc, il dit: «*Odysseus, à ma prière*, a changé en musée un ancien temple de Minerve: le docteur Psyas est nommé directeur. On assemblera le peuple, et on lui adressera un discours à ce sujet. La société des *Philomuses* surveillera cet établissement. Cette société n'a *aucun caractère politique*; son seul but est de conserver les antiquités, etc.»

Byron s'avancerait contre le château de Lépante, à la tête de trois mille Souliotes.

Malheureusement, le capitaine Parry et son artillerie se firent long-tems attendre: tandis qu'on laissait ainsi perdre un tems précieux, les Souliotes, guerriers sauvages et indomptables, se livraient, dans les rues de Missolonghi, à toutes sortes d'excès. Habités à une guerre d'escarmouches, ils accusaient Lord Byron de vouloir les *mener au combat contre des pierres*; et quand le capitaine Parry arriva, leur mécontentement était à son comble. Byron menaça de les licencier; mais, de leur côté, les soldats de l'artillerie, nouvellement arrivés, refusaient de marcher avant de recevoir une partie de leur solde. Il fallut remettre le siège de Lépante à un tems plus favorable.

L'irritation continuelle que lui causaient tant de contre-tems, fut la première cause du dérangement de sa santé, naturellement assez délicate. Le 15 février, il se trouvait chez le colonel Stanhope, quand tout à coup on remarqua une violente altération dans ses traits. Il voulut faire quelques pas, ses jambes refusèrent de se mouvoir; on le transporta sur un lit: il y resta, pendant quelques minutes, en proie à une effrayante attaque de nerfs, qu'il faisait des efforts inouïs pour surmonter. Enfin, il revint à lui; mais le même accident se renouvela quatre fois dans l'espace d'un mois. Il ne put remonter à cheval, et reprendre ses travaux habituels, que dans les derniers jours de mars. Comme le climat de Missolonghi était trop humide pour lui, un habitant de Zante le conjura de venir habiter durant quelque tems sa

maison de campagne. Byron lui répondit: «Je ne puis quitter la Grèce tant qu'il y aura une chance, même douteuse, de mon utilité. Il y va d'un enjeu qui vaut des millions d'hommes tels que moi, – et tant que je pourrai me soutenir le moins du monde, je soutiendrai la cause. Tout en parlant ainsi, je suis parfaitement averti des dissensions et des défauts des Grecs, mais tous les gens raisonnables doivent les comprendre et les excuser.»

Le siège de Lépante avait été remis après la tenue d'un nouveau congrès à Salone, auquel devaient assister Mavrocordato, Byron, Stanhope et Odysseus. Malgré tant de chagrins et de désappointemens, le cœur de Byron était toujours le même. On lit dans une de ses dernières lettres adressées à M. Bowring, secrétaire du comité grec de Londres: «Moi (Lord Byron), prie M. B. de presser l'honorable D. Kinnaird d'envoyer des crédits pour le montant de *toutes les ressources* de Lord Byron. Il y a ici, pour le moment, les plus grands embarras de toute espèce, mais nous conservons l'espérance, et nous en viendrons à bout.» Hélas, cette espérance ne devait pas se réaliser. Le 9 avril, à la suite d'une longue course à cheval, il rentra chez lui avec une fièvre qui ne l'empêcha pas de donner son attention et de répondre à plusieurs lettres. Le lendemain, l'indisposition offrit des symptômes plus graves; il toussait beaucoup, il dormait péniblement, il éprouvait de vives douleurs dans tous les membres. Mais les deux médecins, Bruno et Millingen, ayant déclaré avec assurance que la maladie n'avait rien d'alarmant, on retarda pendant plusieurs jours la saignée:

leur sécurité ne se démentit qu'à la dernière extrémité. «Ce n'est rien, disaient-ils; il serait ridicule de consulter d'autres médecins pour une si légère indisposition.» Lord Byron, de son côté, s'obstinait à dire que son mal était d'une espèce sérieuse. Enfin, on le saigna le 16, et on recommença le 17 avril; son sang était enflammé, et chaque fois le malade éprouva un évanouissement. La crainte de devenir fou s'empara de sa grande ame: «Je ne peux pas dormir, disait-il au fidèle Fletcher; je sais qu'un homme ne peut être sans dormir qu'un certain tems, après quoi il devient nécessairement fou, sans qu'on puisse y trouver le moindre remède; or, j'aimerais mieux dix fois me brûler la cervelle que d'être fou.»

Cependant, il s'affaiblissait d'heure en heure, et le désordre de ses expressions annonçait même des accès de délire. À la fin d'un de ces accès: «Écoutez, Fletcher, dit-il; je commence à croire que je suis sérieusement malade, et si je mourais subitement, je veux que vous ayez quelques instructions que vous aurez, j'espère, soin de faire exécuter.» Ses paroles étaient rapides. Le valet ayant dit qu'il espérait le voir assez vivre pour exécuter lui-même ses volontés: «Non, répondit-il avec la même volubilité; c'en est fait, il faut tout vous dire sans perdre un moment. – Irai-je, milord, chercher une plume, de l'encre et du papier⁹? – Oh! mon Dieu, non; vous perdriez trop de tems, et je n'en ai pas à perdre. – Faites attention. – O mon enfant! ma chère fille, ma chère Ada; mon

⁹ Cette question de Fletcher était bien intempestive: c'est peut-être ce qui déranga le plus la suite d'idées de son bon maître.

Dieu! si j'avais pu la voir! donnez-lui ma bénédiction, donnez-la à ma sœur Augusta¹⁰. Vous irez chez lady Byron; – dites-lui tout. – Vous êtes bien dans son esprit...»

Ici sa voix s'affaiblit; il parlait entre ses dents, il agitait ses lèvres sans rien exprimer; son visage avait quelque chose de solennel, et parfois il élevait la voix pour s'écrier: «Fletcher, si vous n'exécutez pas les ordres que je vous donne, je vous tourmenterai plus tard, si je puis. – Milord, dit Fletcher, je n'ai pas entendu un mot de ce que vous m'avez dit. – Oh! Dieu! reprit Byron, tout est fini. Se peut-il que vous ne m'avez pas entendu!» Il essaya encore de parler, mais il ne prononçait distinctement que les noms de *Grèce* et de *ma fille*, le reste était inintelligible. Sur ces entrefaites arriva le capitaine Parry qui l'engagea à se tranquilliser. Byron fit de nouveaux efforts pour exprimer ses pensées, mais vainement, et il répandit un torrent de larmes. À peine M. Parry était-il sorti, qu'il parut vouloir sommeiller. «Il faut que je dorme maintenant,» dit-il. Il laissa tomber sa tête, et ce fut le commencement de l'agonie; elle se prolongea pendant vingt-quatre heures: le 19, à six heures du soir, Byron ouvrit les yeux et les referma aussitôt: ce fut l'instant de son dernier soupir.

La terrible nouvelle parcourut aussitôt toutes les rues de Missolonghi. C'était le jour de Pâques: les exercices religieux sont interrompus; les hymnes d'allégresse se changent en cris, en sanglots, en hurlemens de désespoir. Tous les citoyens, se pressant à l'envi autour de ce qui restait de Lord Byron, accusent

¹⁰ Augusta miss Leight.

le ciel, et maudissent le coup qui, au lieu de frapper chacun d'eux, vient d'atteindre leur ami, leur protecteur, leur père. Ils veulent tous, pour la dernière fois, le contempler. Ses traits conservaient le sceau d'une beauté sublime et solennelle: car la mort n'est pas toujours hideuse, et souvent l'ame, après avoir violemment brisé ses liens, dépose sur le corps qu'elle abandonne une trace presque sensible d'immortalité.

Mais les compatriotes de Byron réclament son corps au nom d'une ingrate patrie: heureusement, on se rappelle que le poète avait souvent exprimé le désir de laisser son cœur au milieu de ses chers Hellènes, et ce souvenir semble adoucir la douleur générale. Le gouvernement, organe de tout un peuple, prescrit aussitôt la forme des funérailles. Trente-sept coups de canon seront tirés en mémoire des années de Byron; toutes les occupations, toutes les séances judiciaires ou administratives seront interrompues; la célébration des solennités pascales est ajournée; un deuil universel sera porté pendant vingt et un jours; enfin, dans toutes les paroisses, un service et une oraison funèbre seront faits sur la tombe de Byron.

Ce fut le 22 avril que le plus précieux reste de sa dépouille mortelle fut transporté, sur les épaules des officiers du régiment soldé par lui, dans l'église où déjà reposaient les corps de Botzaris et de Normann. De distance en distance, le fardeau était repris par des jeunes citoyens grecs: le cercueil, formé de quatre planches assez mal jointes, était recouvert d'un drap noir; au-dessus étaient déposés un sabre, un casque et une couronne de

lauriers: Un orateur, Spiridion Tricoupi, fut alors l'organe de ses concitoyens; ses paroles redoublèrent les sanglots et ranimèrent l'espoir de liberté que pouvait éteindre une si grande catastrophe. Nous citerons la fin de son discours:

«Je m'étais peint à moi-même tout ce que mon cœur désire. J'avais imaginé les bénédictions de nos évêques, les hymnes, les couronnes de lauriers et les danses des vierges de la Grèce, autour de la tombe du bienfaiteur de la Grèce; mais cette tombe ne contiendra pas ses précieux restes: le tombeau restera vide; encore quelques jours, et son corps disparaîtra de la surface de notre terre, – de la nouvelle patrie qu'il s'était choisie. Il faut qu'il soit porté dans la contrée qui fut honorée de sa naissance.

«Ô toi! sa fille, tendrement chérie de lui, tes bras le recevront; tes larmes baigneront la tombe qui recouvrait son corps, et les pleurs des orphelines de la Grèce tomberont sur l'urne qui renferme son cœur précieux. Comme dans le dernier moment de sa vie, toi et la Grèce fûtes seules dans son cœur et sur ses lèvres, il est juste qu'elle garde aussi une portion de ses précieux restes. Apprends, noble dame, que des chefs le portèrent, sur leurs épaules, jusqu'à l'église. Des milliers de soldats grecs bordaient le chemin à travers lequel il passait; leurs fusils, qui avaient détruit tant de tyrans, s'abaissaient devant lui: une foule de soldats entourèrent la couche funèbre; ils jurèrent de ne jamais oublier les sacrifices faits par ton père pour nous, et de ne jamais souffrir que le lieu où son cœur restera fût profané par les pieds des barbares ou des tyrans.»

Le 2 mai, le corps de Lord Byron, confié aux soins du colonel Stanhope, s'éloigna de la Grèce. Il prit la route de la Grande-Bretagne, et aborda à *Stangate-Crew*, le 1^{er} juillet, pour y subir la quarantaine d'usage. Cam Hobhouse et John Hanson, exécuteurs testamentaires de Lord Byron, s'empresèrent de réclamer le corps, et s'occupèrent du soin d'entourer les funérailles de l'illustre poète de toute la pompe demandée par son titre de pair d'Angleterre. Tout ce que la nation renfermait d'opulent et d'élevé alla jeter un coup-d'œil sur les pièces destinées à briller dans cette occasion; mais quand le convoi sortit de Londres pour se rendre à Newstead, on ne vit qu'un petit groupe d'amis intimes accompagner le convoi. Une multitude de voitures, traînées par des chevaux noirs, et conduites par des laquais en deuil, suivait lentement le char funéraire; mais ces équipages étaient vides, au nombre des premiers étaient les carrosses de lady Byron et du comte de Carlisle, et dans ceux-là on ne vit ni Carlisle ni lady Byron, et, faut-il le dire? ni la pauvre petite *Ada*! Un seul homme suivit à pied le catafalque, depuis Londres jusqu'à Newstead; c'était un marin qui avait servi sur la frégate *la Salsette*, lors du premier voyage de Byron en Grèce. Enfin, le 16 juillet 1824, le corps de ce dernier fut déposé, suivant ses intentions, auprès de la tombe de sa mère, dans le village de Hucknall, à deux milles de Newstead. Une inscription fut placée dans le chœur de l'église, par les soins de miss Leight; nous la rapporterons telle qu'elle est:

SOUS CETTE VOÛTE

**OÙ BEAUCOUP DE SES
ANCÊTRES ET SA MÈRE SONT**

ENSEVELIS,

REPOSENT LES RESTES DE

GEORGES GORDON NOËL BYRON,

LORD BYRON DE ROCHDALE,

DANS LE COMTÉ DE LANCASTRE,

AUTEUR DU *PÈLERINAGE DE CHILDE HAROLD*

à sa mémoire. En lisant ses œuvres poétiques on sentira que le récit de sa vie en était l'introduction indispensable. Simple narrateur, je n'essaierai pas maintenant de diriger le jugement que les lecteurs porteront de son caractère. Ils reconnaîtront, sans doute, que Byron eut des égaremens et quelques torts à se reprocher; mais peut-être conviendront-ils que ces contrastes d'une si belle vie étaient la condition nécessaire de tant de nobles facultés, et regarderont-ils ce puissant génie comme l'un des hommes destinés à montrer tout ce que le Créateur peut faire de sa créature. Ils apprécieront aussi, sans doute, la conduite de Walter Scott qui, sous prétexte d'honorer la mémoire de son illustre ami, n'a pas craint, lorsque son corps était à peine refroidi, de s'appesantir sur quelques prétendus torts de sa vie privée¹¹. Enfin, ils déverseront le blâme le plus juste sur Thomas Moore,

¹¹ Voyez la singulière oraison funèbre insérée dans un journal anglais, et signée W. Scott, dans laquelle le romancier écossais s'arrête, avec une visible complaisance, sur les blâmables opinions politiques de Lord Byron, etc., etc. M. A. Pichot, en traduisant cette *apologie*, a cru devoir admirer la magnanimité de sir W. Scott. Nous ne partageons nullement son avis. Scott était l'homme que Lord Byron aimait, vantait et admirait le plus; lui appartenait-il d'être, dans un pareil moment, plus sévère que le reste du monde? Le même M. A. Pichot, dans un *Essai sur le génie de Lord Byron*, n'a pas craint de comparer, et même de préférer, les poèmes de sir Walter à ceux de l'auteur de *Don Juan* et de *Childe Harold*: c'était trop compter sur l'ineptie du lecteur. Scott est un admirable romancier, mais c'est un poète singulièrement médiocre. En Angleterre il plaît assez, parce que ses vers sont hérissés d'expressions et de traditions locales; mais en France, je défie un seul homme de lire, sans un mortel ennui, la *Dame du Lac*, *Marmion*, *le Roi des Îles*, *la Bataille de Waterloo*, etc. Figurez-vous le docte Scaliger essayant de mettre en vers la prose grecque de Pausanias ou de Strabon, et vous aurez une idée exacte de la manière de Walter Scott. C'est plutôt mille fois un émule de Ducange qu'un rival de Lord Byron.

dont le premier soin, en apprenant la mort de Byron, fut de livrer aux flammes des *Mémoires* destinés à justifier l'illustre défunt contre les calomnies de sa femme et de la plupart de ses compatriotes; des *Mémoires* qu'il avait reçus de Byron lui-même, comme un religieux dépôt¹². Honte éternelle à ceux qui trahirent l'amitié dont un aussi grand homme les avait honorés: et puisse la postérité, qui peut-être admirera les ouvrages de Scott et de Moore, ne jamais oublier la déloyauté de leur conduite dans une circonstance aussi solennelle!

Au reste, les calomnies et les injustices dont Lord Byron eut trop souvent à se plaindre dans sa patrie, n'ont pas trouvé d'écho en Europe. Les membres de la *Sainte-Alliance* n'ont pas même essayé d'interdire, dans leurs états, la publication de ses audacieuses poésies; et, si quelques Anglais, organes d'une envieuse hypocrisie, ont désigné fréquemment le défenseur des chrétiens de l'Orient comme le chef d'une *école satanique*, le reste de l'Europe proteste aujourd'hui en masse contre ce titre odieux, tous ceux chez qui n'est pas entièrement étouffé l'amour des arts, du génie et de la liberté, tressaillent et s'attendrissent encore au seul nom de Byron.

A. – P. Paris.

Janvier 1827.

¹² On voit que ce morceau fut composé avant que Moore essayât de justifier sa conduite. Les *Mémoires* qu'il vient de publier semblent devoir aujourd'hui lever tous les soupçons qu'on fut, trop long-tems peut-être, en droit de former contre lui.

DON JUAN

Difficile est propriè communia dicere.
(*Horace, Epist. ad Pison.*)

*Crois-tu, parce que tu es vertueux, qu'il n'y aura plus
n'y ale ni galettes? – Oui, par sainte Anne! et que le
gingembre nous brûlera la bouche.*
(*Shakspeare, la Douzième Nuit, ou Ce que vous voudrez.*)

Chant Premier

1. J'ai besoin d'un héros. – Besoin singulier quand chaque année, chaque mois nous en apporte un nouveau, qui, après avoir fatigué le bavardage des gazettes, cesse bientôt d'être l'objet de l'admiration du siècle désabusé. De cette espèce-là, je ne me soucie guère d'en parler; j'aime mieux choisir notre ancien ami Don Juan, que nous avons tous vu un peu trop tôt envoyé au diable sur le théâtre.

2. Vernon, Cumberland-le-Boucher¹³, Wolfe, Hawke, le prince Ferdinand, Gramby, Burgoyne, Keppel, Howe ont, bons ou mauvais, obtenu la dîme des conversations; ils ont rempli les dépêches de la poste, comme aujourd'hui Wellesley. Mais

¹³ Le duc de Cumberland a mérité cet exécration surnom par les froides cruautés qu'il exerça sur les Jacobites désarmés, après la bataille de Culloden.

courant tous après la gloire (neuf marcassins d'une seule laie¹⁴), ils ont défilé à leur tour, comme les rois du sang de Banquo. La France eut aussi Dumourier et Bonaparte que vantaient le *Moniteur* et le *Courrier*.

3. Barnave, Brissot, Condorcet, Mirabeau, Péthion, Cloutz, Danton, Marat, Lafayette, ont encore été fameux chez les Français. Ils ont Joubert, Hoche, Marceau, Lannes, Dessaix, Moreau et bien d'autres guerriers dont l'ancienne et prodigieuse renommée n'est pas même entièrement oubliée; mais mes rimes ne s'arrangent pas de leurs noms.

4. Il y eut un tems où Nelson était le dieu de la guerre des Anglais, il devrait l'être encore; mais le vent a changé. On ne dit plus un mot de Trafalgar, son souvenir repose dans l'urne de notre héros. L'armée de terre est devenue l'objet de la faveur publique; ce qui donne de l'humeur à nos gens de mer. D'ailleurs le prince est tout pour le service de terre, il ne se rappelle plus Duncan, Nelson, Howe et Jervis.

5. Il y eut des braves avant Agamemnon¹⁵; et depuis, il s'est rencontré une foule de gens sages et hardis comme lui, bien qu'ils ne lui ressemblassent pas en tout. Mais comme ils n'ont pas brillé sous la plume du poète, ils ont été oubliés. Moi, je ne condamne personne: mais pour mon nouveau poème, je ne vois personne aujourd'hui qui me convienne. Je prends donc, comme je l'ai dit,

¹⁴ Allusion à ce que dit la sorcière, dans *Macbeth*, acte IV, scène 1re: «Versons le sang d'une laie qui ait dévoré ses neuf marcassins.»

¹⁵ *Vixere fortes ante Agamemnona*, etc. (Horace.)

mon ami Don Juan.

6. Bien des poètes héroïques se lancent *in medias res* (Horace prescrit même cette route à l'Épopée): alors, quand vous le jugez à propos, votre héros raconte par forme d'épisode ce qui lui est advenu précédemment, tandis qu'il est assis à son aise, après dîner, aux côtés de sa maîtresse, dans quelque agréable asile, palais, jardin, grotte ou paradis, dont l'heureux couple fait bientôt une taverne.

7. C'est la méthode ordinaire, mais non la mienne. Je veux commencer par le commencement, et la régularité de mon plan m'interdit comme une énorme faute, toute espèce d'écarts. Je débiterai donc par un fil (dussé-je mettre une demi-heure à l'étendre) qui vous apprendra quelque chose du père de Don Juan, et de sa mère, si vous l'aimez mieux.

8. Il naquit à Séville, agréable cité, fameuse par ses oranges et ses femmes. – Qui ne l'a pas vue est bien à plaindre; le proverbe le dit, et je suis de son avis. De toutes les villes d'Espagne, c'est la plus jolie, si ce n'est Cadix; – mais vous verrez bientôt. Les parens de Don Juan vivaient près de la rivière dont le noble cours s'appelle Guadalquivir.

9. Son père avait nom José, – Don de race, véritable hidalgo, franc de toute souillure de sang maure ou hébreu, et traçant sa généalogie à travers les gentilshommes les plus Visigoths de l'Espagne. Jamais cavalier ne monta à cheval, ou une fois monté ne redescendit à terre comme José, qui engendra notre héros, qui engendra – mais c'est encore dans l'avenir. – Bon, pour

*mémoire*¹⁶.

10. Sa mère était une dame savante, fameuse par ses connaissances dans toutes les branches de sciences qui ont un nom dans les idiomes chrétiens. Ses vertus seules pouvaient égaler son esprit; elle surprenait les plus habiles, et les gens de bien eux-mêmes ressentaient une secrète envie en voyant ses bonnes œuvres surpasser en tout genre les leurs.

11. Sa mémoire était une mine; elle savait par cœur tout Caldéron, et la plus grande partie de Lopez: si quelque acteur eût oublié son rôle, elle aurait pu lui tenir lieu du livre du souffleur. Pour elle l'art de Feinaigle¹⁷ aurait été inutile, et elle l'eût obligé de fermer sa classe. – Il n'eût jamais formé une mémoire aussi belle que celle qui ornait le cerveau de Donna Inès.

12. Sa science favorite était celle des mathématiques; sa plus belle vertu était la magnanimité: son esprit (elle visait quelquefois à l'esprit) était tout attique, ses paroles graves se perdaient dans le sublime; enfin, sur tous les points, c'était bien ce que j'appelle un prodige. – Sa robe du matin était de basin, celle du soir était de soie, ou en été de mousseline, et autres tissus desquels je ne veux pas m'embarrasser davantage.

13. Elle savait le latin, c'est-à-dire l'oraison dominicale; et de

¹⁶ Ici, comme dans la plupart de ses ouvrages, Lord Byron, sous des noms supposés, rappelle l'histoire de sa vie. Nous renvoyons les lecteurs aux passages des Mémoires du capitaine Medwine, dans lesquels Lord Byron parle de sa femme et de leur séparation. On trouve ici, dans Inès, le portrait de Lady Byron, et dans les chagrins de José tous ceux que le mariage fit éprouver à Byron lui-même.

¹⁷ Inventeur de la mnémotechnique.

la langue grecque – l'alphabet, j'en suis presque sûr: par-ci, par-là, elle lisait quelques romans français, bien qu'elle ne parlât pas purement cette langue. Quant à l'espagnol qui lui était naturel, elle y mettait peu de soin, au moins sa conversation était-elle obscure. Ses pensées étaient des théorèmes et ses paroles de vrais problèmes, comme si elle eût cru que le mystère devait les ennoblir¹⁸.

14. Elle aimait les langues anglaise et hébraïque, et elle disait qu'il y avait entre elles de l'analogie; elle le prouvait en citant quelque chose des Saintes-Écritures: mais je laisse les preuves à ceux qui les ont vues. Je lui entendis dire, et on ne peut le révoquer en doute, chacun en pensera ce qu'il lui plaira: «Il est étrange que le nom hébreu, qui signifie *God*, soit toujours employé en anglais pour gouverner *Damne*¹⁹.

15.....

.....

.....

16. Enfin, c'était un système ambulant, – les Nouvelles de miss Edgeworth, ou les livres sur l'éducation de mistress Trimmer, échappés de leur reliure: ou bien, «la femme de Celebs²⁰» partie

¹⁸ «Lady Byron, disait Lord Byron, avait de bonnes idées, mais ne pouvait les exprimer. Ses lettres étaient toujours énigmatiques, souvent inintelligibles; elle avait des principes classés mathématiquement.» (Les Conversations.)

¹⁹ *Je suis*, en hébreu, signifie aussi, *Dieu, God*. Il est probable que le poète a eu surtout en vue de se moquer d'une célèbre *blue* (peut-être Lady Byron), en rappelant ici une de ses singulières réflexions.

²⁰ Titre d'un roman moral de Miss Anna More.

à la recherche des amans. C'était la morale pour la première fois personnifiée, et chez laquelle l'envie n'aurait pu découvrir une seule paille. Les autres pouvaient se partager *les défauts féminins*; pour elle, elle n'en avait pas un seul, – le pire de tous.

17. Oh! elle était parfaite, au-dessus de tout parallèle, – de toute comparaison, avec la plus sainte des femmes de ce tems. Elle prévalait tellement sur les puissances de l'enfer que son ange-gardien s'était dispensé de la surveiller. Même ses plus légers mouvemens étaient aussi réguliers que celui des meilleures montres de Harrison. Rien sur la terre ne pouvait la surpasser en vertus, excepté, «ô Macassar, ton huile incomparable²¹!!!»

18. Elle était parfaite: mais comme la perfection est insipide dans ce monde corrompu, dans lequel nos grands parens n'apprirent à se caresser qu'après avoir été exilés de leurs premiers bosquets, où tout était paix, innocence et bénédiction (j'admire ce qu'ils faisaient pendant douze heures), Don José, en digne enfant d'Ève, allait souvent ravir çà et là différens fruits sans la permission de sa femme.

19. C'était un mortel d'un naturel insouciant, peu curieux du savoir et des savans, allant toujours où l'appelait son inclination, et ne songeant pas que sa dame pût s'en inquiéter. Le monde, comme c'est l'usage, toujours méchamment disposé à voir un royaume ou un ménage bouleversés, murmurait qu'il avait une maîtresse; quelques-uns en comptaient deux: mais pour les

²¹ Voyez la Notice qui accompagne ordinairement la bouteille de l'huile incomparable de Macassar. (Note de Byron.)

querelles domestiques une seule pouvait suffire.

20. Or, Donna Inès, avec tout son mérite, avait une haute opinion de tout ce qu'elle valait; et certes, pour supporter l'abandon, il faudrait une sainte. Inès l'était bien dans son système de conduite, mais elle avait un diable d'esprit: quelquefois elle mêlait à la réalité ses propres illusions, et elle laissa passer peu d'occasions de faire tomber dans le piège son légitime seigneur.

21. C'était une chose facile avec un homme souvent dans son tort et jamais sur ses gardes: même les plus sages, quelle que soit leur vertu, ont des momens, des heures, des jours si malencontreux, que vous pourriez les *abattre avec l'éventail de leurs femmes*; souvent aussi les dames frappent trop fort, et l'éventail, sous leurs jolies mains, s'effile en lame de couteau. Comment et pourquoi? on ne le sait jamais bien.

22. C'est pitié que des doctes vierges se marient avec des personnes sans instruction, ou qui, malgré leur bonne famille et leur éducation, restent au-dessous des conversations scientifiques. Je ne puis en dire beaucoup sur ce sujet, moi brave homme et de plus célibataire. Mais vous, époux de dames beaux-esprits, informez-vous au juste si elles ne vous ont pas toutes menés par le nez?

23. Don José et sa femme se querellèrent. —*Pourquoi?* Pas un ne le devinait, bien que plusieurs milliers de curieux essayassent de l'apprendre, ce qui sûrement leur importait aussi peu qu'à moi. Je déteste le vice ignoble de la curiosité: mais si j'ai quelque talent remarquable, c'est celui d'arranger les affaires de tous mes amis,

n'ayant pour mon compte aucun embarras domestique.

24. J'intervins donc, et avec les meilleures intentions; mais leur procédé ne fut pas affectueux. Je pense qu'ils avaient le diable au corps, car je ne pus dans la maison découvrir l'un ou l'autre. Il est vrai que par la suite leur portier m'avoua – mais ceci importe peu, le pire de l'aventure, c'est que le petit Juan, sans m'en prévenir, jeta du haut des escaliers sur moi le seau d'eau de la chambrière.

25. C'était un petit vaurien, aux cheveux bouclés, singe malfaisant depuis le jour de sa naissance. Ses parens ne tombèrent jamais d'accord qu'en raffolant du plus turbulent diabolin de la terre. Au lieu de quereller, s'ils eussent eu leur bon sens, ils auraient envoyé ce jeune docteur à l'école, ou l'auraient fouetté d'importance à la maison, pour lui apprendre à réformer ses manières à l'avenir.

26. Pendant quelque tems, Don José et Donna Inès menèrent un triste genre de vie, se souhaitant mutuellement non le divorce, mais la mort. Comme époux et femme, ils sauvaient les apparences; leur conduite était excessivement mesurée, et nul signe extérieur n'attestait les débats intérieurs, jusqu'à ce qu'enfin le feu cessa de couvrir, et toute l'affaire fut mise hors de doute.

27. Inès appela quelques droguistes et médecins, et voulut faire déclarer fou son cher mari; mais comme il avait quelques intervalles lucides, elle finit par décider qu'il n'était que mauvais époux. Encore, lorsqu'on voulut recueillir ses dépositions, ne donna-t-elle aucun éclaircissement, si ce n'est que ses devoirs envers Dieu et les hommes exigeaient d'elle cette conduite: ce

qui parut fort singulier²².

28. Elle tint un journal où furent notées toutes ses fautes; elle ouvrit certains coffres de livres et de lettres, toutes choses que l'on pouvait avoir occasion de citer: alors elle se fit des partisans de tout Séville, sans compter sa bonne vieille grand'mère (qui radotait)²³. Les auditeurs de son histoire en devinrent ensuite les échos; puis accoururent avocats, inquisiteurs et juges, quelques-uns pour s'en amuser, les autres par un vieil esprit de rancune.

29. Alors, cette femme, des femmes la meilleure et la plus douce²⁴, supporta les chagrins de son mari avec une sérénité toute comparable à celle des dames de Sparte, quand, apprenant la mort de leurs époux, elles prirent le noble parti de ne jamais parler d'eux à l'avenir. – Elle écouta avec calme toutes les calomnies qui s'élevèrent, et telle fut la sublime froideur avec laquelle elle vit son agonie, que tout le monde s'écria: «Quelle magnanimité!»

30. Cette patience de nos meilleurs amis, quand le monde nous condamne, est sans doute bien philosophique; il est doux aussi de paraître magnanime, surtout quand c'est un moyen d'arriver à nos fins; et ce que les juristes appellent *malus animus* ne peut avoir ici d'application: car sans doute il n'est pas bien de se venger soi-

²² «Je fus surpris de voir entrer chez moi, un jour, un médecin et un procureur qui avaient forcé ma porte... Si j'avais pu soupçonner qu'on les avait envoyés pour constater que j'étais devenu fou...» (Les Conversations.)

²³ «Sa mère m'a toujours détesté.» (Ibid.)

²⁴ «On me regardait comme le plus mauvais mari qui fût sur la terre, le plus méchant, le dernier des hommes, et ma femme était un ange.» (Les Conversations.)

même, mais ce n'est pas *ma* faute si *les autres* vous accablent.

31. Et si nos querelles ont ressuscité de vieux contes, et les ont surchargés d'un ou deux nouveaux mensonges, on ne peut, comme vous le savez, *m'en* blâmer ni quelqu'autre. Ils étaient devenus traditionnels; leur renaissance est d'ailleurs utile à notre gloire par un contraste que tous deux nous sommes également curieux d'établir; de plus elle tourne au profit de la science. – Les scandales morts sont de bons sujets à disséquer.

32. Leurs amis cherchèrent à les réconcilier, puis leurs parens; ils empirèrent l'affaire (dans un cas semblable il est difficile de décider à qui l'on doit plutôt avoir recours, je suis faiblement porté pour les amis ou les parens). Les avocats firent tout pour obtenir le divorce, mais à peine avaient-ils été payés de quelques frais préliminaires que Don José vint à mourir.

33. Il mourut, et bien mal à propos, car d'après ce que m'en ont rapporté les avocats au fait de ces sortes de lois (malgré la circonspection et l'obscurité ordinaire de leur langage), sa mort arriva pour prévenir la plus belle des causes; il faut aussi plaindre la sensibilité publique qui dans cette occasion fut singulièrement émue.

34. Mais hélas! il mourut. Avec lui furent ensevelis la sensibilité publique et les frais de justice. Sa maison fut vendue, ses valets renvoyés, un juif prit l'une de ses maîtresses, un prêtre l'autre. – Au moins l'a-t-on raconté. J'interrogeai les médecins après son décès; il mourut de la fièvre lente appelée tierce, et il laissa sa femme en proie à sa haine.

35. Cependant José était un homme d'honneur: je l'ai assez connu pour le dire: je ne m'occuperai donc plus de ses faiblesses. D'ailleurs on ne pourrait guère lui en trouver d'autres; si quelquefois ses passions excédèrent la juste convenance, et ne furent pas aussi paisibles que celles de Numa (qu'on nommait encore Pompilius), c'est qu'il avait été mal élevé, c'est qu'il était né bilieux.

36. Quoi qu'on puisse dire de ses qualités ou de ses défauts, il avait, le pauvre homme! bien des sujets de douleur. Ce fut un cruel moment pour lui que de se trouver seul auprès de son triste foyer, autour de ses dieux domestiques brisés en morceaux. Sa sensibilité ou sa fierté ne pouvaient choisir qu'entre la mort ou les *Doctors Commons*. – Il mourut donc²⁵.

37. Étant mort intestat, Juan demeura l'unique héritier d'un procès, de plusieurs fermes et terres qui, à l'aide de soins et d'une longue minorité, promettaient de bien tourner entre ses mains. Inès devint seule sa tutrice, ce qui était sagement fait et conforme aux justes vœux de la nature. Un fils unique, confié à une mère veuve, est élevé bien mieux que tout autre.

38. En sa qualité de la plus sage des épouses et même des veuves, elle décida que Don Juan devait être une merveille, digne

²⁵ Les *doctors commons* sont les juges qui connaissent des divorces, en Angleterre. «J'étais à la merci de mes créanciers. Je fus obligé de vendre Newstead, ce que je n'aurais pas osé faire du vivant de ma mère... La nécessité la plus impérieuse m'a seule décidé à ce sacrifice. Il fallait rembourser ce que j'avais reçu de Lady Byron... Du moment que j'eus mis mes affaires en règle, je quittai l'Angleterre, mais avec l'intention de n'y jamais revenir.» (Medwine, Convers. de L. Byron.)

en tout de sa très-noble race (son père était de Castille, sa mère de l'Aragon). Et pour qu'il se montrât un chevalier accompli, dans le cas où notre sire roi aurait encore à guerroyer, il apprit l'art de monter à cheval, celui de faire des armes, de dresser l'artillerie, et d'escalader une forteresse – ou un couvent.

39. Mais ce que désirait le plus Donna Inès, ce dont elle s'assurait par elle-même chaque jour avant tous les savans maîtres qu'elle réunissait autour de son fils, c'était que la plus stricte morale présidât à son éducation: elle s'informait avec soin de ses sujets d'études, et l'on commençait d'abord par les lui soumettre tous; aucune branche dans les arts ou dans les sciences n'était dérobée aux regards de Juan, à l'exception de l'histoire naturelle.

40. Il était profondément versé dans les langues, – surtout les mortes; dans les sciences, les plus abstraites de préférence; dans les arts, ceux au moins dont on ne faisait plus communément usage. Mais on ne lui laissait pas lire une page d'un ouvrage licencieux, ou qui traitât de la reproduction des espèces; on eût craint de le rendre vicieux.

41. Ses études classiques donnèrent quelque inquiétude, à cause des indécens amours des dieux et des déesses, qui, dans le premier âge, occupaient vivement l'attention, mais qui ne mirent jamais de corsets ou de pantalons. Ses révérends tuteurs encourageaient quelquefois le blâme, et se voyaient forcés de demander une espèce de grâce pour leur *Énéide*, leur *Iliade* et leur *Odyssée*, car Donna Inès redoutait la mythologie.

42. Ovide est un vaurien, comme l'attestent la moitié de ses vers; Anacréon offre une morale encore plus relâchée; on trouve à peine dans Catulle une pièce de vers qui soit décente, et pour Sapho, son ode ne me semble pas d'un bon exemple, en dépit de ce que dit Longin, qu'il n'y a pas d'hymne où le sublime se fasse mieux sentir²⁶. Cependant, les chants de Virgile sont chastes, si l'on excepte cette horrible églogue commençant par *Formosam pastor Corydon*.

43. L'impiété hardie de Lucrèce est une nourriture indigeste pour de jeunes estomacs, et je ne puis pardonner à Juvénal, malgré la droiture de ses intentions, d'avoir, dans ses vers, poussé la franchise jusqu'à la grossièreté. Quant à Martial, quel est l'homme bien élevé qui aimerait ses dégoûtantes épigrammes?

44. Juan étudiait sur la meilleure édition expurgée par des hommes instruits, qui judicieusement avaient placé hors de la vue des écoliers les endroits les plus obscènes. Seulement, dans la crainte de défigurer par ces rognures leur modeste poète et par pitié pour ses membres mutilés, ils les avaient tous ajoutés dans un appendice²⁷, ce qui réellement évite la peine de faire un index.

45. Car, au lieu d'être éparpillés dans toutes les pages, nous les voyons réunis en une seule masse. Ils forment un charmant ordre de bataille pour lutter contre l'ingénuité de la jeunesse future,

²⁶ Ἴνα μὴ ἐν τῇ περὶ αὐτὴν παθος φοβνεται, παθῶν δὲ συνοδος. (Longin, Section X.)

²⁷ Historique. Il y a, ou il y avait une édition comme celle-ci, avec toutes les épigrammes licencieuses de Martial rejetées à la fin. (Note de Byron.)

jusqu'à ce que quelque éditeur moins rigide les desserre pour les replacer dans leurs cases respectives, au lieu de les laisser en face l'un de l'autre comme de nouveaux dieux des jardins, et plus indécemment encore.

46. Le missel (c'était le missel de famille) était aussi orné d'espèces de grotesques enluminés, tels qu'on en trouve dans beaucoup de vieux livres de messe. D'expliquer comment, après avoir jeté les yeux sur ces figures qui se caressent toujours, il est possible de les reporter sur le texte et les prières, c'est plus que je ne saurais faire. – Au reste, la mère de Don Juan garda ce livre pour elle, et en donna un autre à son fils.

47. Il lisait des sermons, et supportait des lectures d'homélie et des vies de tous les saints. Endurci à Chrysostôme et à Jérôme, il ne trouvait pas ces études trop rigoureuses: mais pour acquérir et fortifier la foi, rien, dans ce que nous venons de désigner, n'est comparable à saint Augustin qui, dans ses belles *Confessions*, fait envier au lecteur ses égaremens.

48. Ce fut encore pour le petit Juan un livre défendu. – Je ne puis qu'approuver en cela sa maman, s'il est vrai que ce système d'éducation soit le seul convenable. Elle le quittait à peine des yeux; ses femmes étaient vieilles, ou si elle en prenait une jeune, c'était, soyez-en sûr, un véritable épouvantail. Elle en agissait déjà ainsi du vivant de son mari, et je le recommande à toutes les épouses.

49. Le jeune Juan croissait en grâces et en vertus; charmant à six ans, il promettait à onze d'avoir les plus beaux traits

que pût désirer un adolescent. Il étudiait avec ardeur, apprenait facilement, et semblait être en tout sur le chemin du Paradis, car il passait la moitié de son temps à l'église, l'autre avec ses maîtres, son confesseur et sa mère.

50. J'ai dit qu'à six ans c'était un enfant charmant; à douze il était aussi beau, mais plus calme: dans sa première enfance il avait été un peu sauvage, mais il s'était adouci au milieu d'eux, et leurs efforts pour étouffer son premier naturel avaient été couronnés de succès; du moins tout portait à le croire. Le bonheur de sa mère, c'était de vanter la sagesse, la douceur et l'assurance de son jeune philosophe.

51. J'avais bien mes doutes, et peut-être les ai-je encore; mais ce que je dis n'est pas fondé. Je connaissais son père, et je juge assez bien les caractères; – mais il ne convient pas d'augurer bien ou mal du fils par le père; lui et sa femme étaient un couple mal assorti, – mais le scandale m'est odieux; – je me déclare contre tous ceux qui médisent, même en riant.

52. Pour ma part, je ne dis rien. – Rien; – mais je pourrais dire, – telle est ma manière de voir, – que, si j'avais un fils unique à élever (grâces à Dieu, je n'en ai pas), ce n'est pas avec Donna Inès que je le renfermerais pour apprendre son catéchisme. – Non, – non, – je l'enverrais au collège, car c'est là que j'ai appris ce que je sais.

53. C'est là qu'on apprend – je n'ai pas sujet de m'en glorifier, quoi que j'y aie acquis, – mais passons sur cela, comme sur tout le grec que depuis j'ai perdu; c'est donc le lieu, dis-je, – mais.

Verbum sat. Je crois que je me suis trop livré comme bien d'autres à cette espèce d'étude. – N'importe laquelle. Je ne fus jamais marié; – mais il me semble que ce n'est pas ainsi qu'il faut élever les enfans.

54. Le jeune Juan, à l'âge de seize ans, était grand, beau, svelte; mais bien neuf. Il paraissait actif, mais non pas sémillant comme un page. Tout le monde, excepté sa mère, le prenait pour un homme; mais Inès devenait furieuse, et se mordait les lèvres pour ne pas éclater avec violence, si quelqu'un venait à le lui dire. Car elle ne pouvait s'empêcher de voir dans la précocité quelque chose d'atroce.

55. Parmi ses nombreuses connaissances, toutes distinguées par leur modestie et leur dévotion, se trouvait Donna Julia. En disant qu'elle était jolie, j'offrirais l'idée bien faible d'une foule de charmes qui lui étaient aussi naturels qu'aux fleurs le parfum, le sel à l'Océan, la ceinture à Vénus et l'arc à Cupidon (mais, cette dernière comparaison est fade et usée).

56. Le jais oriental de ses yeux rappelait son origine mauresque (son sang n'était pas purement espagnol, et vous savez que dans ce pays c'est une espèce de crime). Lorsque tomba la fière Grenade, et que Boabdil gémit d'être forcé de fuir, quelques-uns des ancêtres de Julia passèrent en Afrique, d'autres restèrent en Espagne, et son archi-grand'mère préféra ce dernier parti.

57. Alors elle épousa (j'oubliais sa généalogie) un hidalgo qui, par cette union, altéra le noble sang qu'il transmit à ses enfans.

Ses pères auraient frémi de cette alliance; car, sur ce point, tels étaient leurs scrupules qu'ils se reproduisaient ordinairement en famille, et qu'on les voyait, à chaque degré, épouser leurs cousins, leurs oncles ou leurs nièces; épuisant ainsi leur sang à mesure qu'ils en étendaient les rameaux.

58. Cette païenne conjonction renouvela la vie et embellit les traits de ceux dont elle flétrissait le sang. De la souche la plus laide de l'Espagne sortit tout-à-coup une génération pleine de charmes et de fraîcheur. Les fils n'étaient plus rabougris, ni les filles plates: mais la rumeur publique (j'espère bien la faire cesser) assure que la grand'mère de Donna Julia dut à l'amour plutôt qu'à l'hyménée les héritiers de son mari.

59. Quoi qu'il en puisse être, cette famille alla toujours en embellissant jusqu'à ce qu'elle se concentra dans un seul fils qui laissa une fille unique. Mon récit sans doute a déjà fait deviner que cette fille unique ne peut être que Julia (dont je vais avoir l'occasion de parler long-tems). Elle était mariée, charmante, chaste, et âgée de vingt-trois ans.

60. Ses yeux (je suis fou des beaux yeux) étaient grands et noirs: elle en adoucissait la vivacité lorsqu'elle était silencieuse; mais quand elle parlait il y avait dans leur expression, en dépit de ses charmans efforts, plus de noblesse que de courroux et plus d'amour que de tout autre chose. On découvrait sous ses paupières un sentiment qui n'était pas le désir, mais peut-être le serait-il devenu si son ame, en se peignant dans ses yeux, ne les eût ainsi rendus le siège de la chasteté.

61. Ses cheveux polis étaient rassemblés sur un front brillant de génie, de douceur et de beauté; l'arc de ses sourcils semblait modelé sur celui d'Iris; ses joues, colorées par les rayons de la jeunesse, avaient quelquefois un éclat transparent, comme si dans ses veines eût circulé un fluide lumineux. En un mot, elle était douée d'une figure et d'une grâce vraiment singulières. Sa taille était élevée. – Je hais les femmes exigeuses.

62. Elle était mariée depuis quelques années, et à un homme de cinquante ans: de tels maris il en est à foison. Pourtant, à mon avis, au lieu d'un semblable, il serait mieux d'en avoir deux de vingt-cinq, surtout dans les contrées plus rapprochées du soleil; et, maintenant que j'y pense, *mi viene in mente*, les femmes, même de la plus farouche vertu, préfèrent toujours un mari qui n'a pas atteint trente ans.

63. Il est bien déplorable, je ne puis le dissimuler (et c'est entièrement la faute de ce soleil libertin, qui s'attache à notre faible matière, et la fait brûler, rôtir et bouillir), qu'en dépit des jeûnes et des prières, la chair soit fragile, et l'ame si facile à abuser. Dans les climats brûlans il y a bien plus d'exemples de ce que les hommes appellent galanterie, et les dieux adultère.

64. Heureux les peuples du moral septentrion! Là, tout est vertu, et la saison des frimas n'y montre le péché que sous un vêtement de glace. (C'était la neige qui mettait saint Antoine à la raison.) Là, les jurys calculent le prix d'une femme, fixent comme ils l'entendent le montant de l'amende que doit payer son

amant; car c'est là un vice évaluable²⁸.

65. Alphonso, c'était le nom du mari de Julia, était un homme encore de bonne mine, et qui, sans être fort chéri, n'était pas non plus détesté. Ils vivaient ensemble comme le plus grand nombre, supportant d'un commun accord leurs mutuels défauts, et n'étant exactement ni un ni deux. Cependant, Alphonso était jaloux, mais il se gardait de le paraître; car la jalousie tremble toujours qu'on ne la reconnaisse.

66. Julia était, – je n'ai jamais su pourquoi, – l'amie intime de Donna Inès. Il y avait peu de rapports dans leurs goûts, car Julia n'avait jamais écrit une ligne. Aucuns disent (sans doute ils mentent, car la méchanceté veut tout expliquer) qu'Inès, avant le mariage de Don Alphonse, avait oublié avec lui quelque chose de sa vertu habituelle;

67. Et que, conservant cette ancienne connaissance, dont le tems avait bien purifié les sentimens, elle avait témoigné la même affection à l'épouse d'Alphonso: certainement elle ne pouvait mieux faire. Elle flattait Julia en lui accordant sa sage protection, et elle faisait l'éloge du bon goût d'Alphonso. De cette manière, si elle ne faisait pas taire la médisance (chose impossible), au moins rendait-elle ses coups moins redoutables.

68. Je ne raconterai pas comment Julia vit l'affaire, par les yeux du monde ou par les siens propres: on ne peut le deviner;

²⁸ On sait qu'en Angleterre les délits contre la pudeur, les adultères et les viols, sont soumis à des amendes pécuniaires, énormes il est vrai, mais qui entraînent la prison dans les cas seulement où le coupable se trouve dans l'impossibilité de les acquitter.

du moins elle ne le laissa pas soupçonner: peut-être ne sut-elle rien, ou ne s'en embarrassa-t-elle pas, soit par indifférence ou par habitude. Je ne sais vraiment qu'en dire et penser, tant ses sentimens furent secrets dans cette occasion.

69. Elle vit Don Juan, et, comme un bel enfant, souvent elle le caressait; c'était une chose bien naturelle et nullement inquiétante, quand elle avait vingt ans et lui treize; mais je ne sais pas si j'en aurais également souri quand elle eut vingt-trois ans et lui seize. Ce léger surcroît d'années opère de singuliers changemens, surtout chez les peuples brûlés du soleil.

70. Quelle qu'en fût la cause, il est sûr qu'ils étaient changés. La jeune dame restait à quelque distance, et le jeune homme était devenu timide. Leurs regards étaient baissés, leurs salutations presque muettes, leurs yeux singulièrement embarrassés. Sans doute bien des gens croiront que Julia devinait bien ce que signifiait tout cela; pour Juan, il n'en avait pas plus l'idée que de l'Océan ceux qui ne l'ont jamais vu.

71. Cependant, il y avait quelque chose de tendre dans la froideur de Julia; quand sa jolie main tremblante s'éloignait de celle de Juan, elle y laissait un demi-serrement vif, caressant et léger, si léger, que l'esprit hésitait encore à le croire; mais il n'est pas de magicien qui ait opéré, avec la baguette et tout le savoir d'Armide, un changement comparable à celui que ce léger toucher produisait sur le cœur de Juan.

72. Le rencontrait-elle? elle ne lui souriait plus, et son regard avait une tristesse bien plus douce que son sourire; il semblait

dire que son ame brûlante nourrissait mille pensées qu'elle ne pouvait avouer, mais qu'elle chérissait à mesure qu'elles y étaient plus comprimées. L'innocence elle-même a ses ruses; elle n'ose mettre dans ses aveux une entière franchise, et le premier maître de l'amour c'est l'hypocrisie.

73. Mais c'est en vain que la passion s'entoure d'obscurité, elle finit par se trahir. Semblable aux sombres nuages qui présagent une tempête affreuse, la discrétion de ses yeux signale ses sentimens intimes. On aperçoit de l'hypocrisie dans tous ses mouvemens; et la froideur, la colère, le dédain ou la haine, sont des masques dont elle se couvre bien souvent, et cependant toujours trop tard.

74. Ils en vinrent bientôt aux soupirs, et la résistance les rendit plus profonds; aux œillades, plus délicieuses parce qu'elles étaient dérobées. Leurs joues brûlantes se colorèrent quand leur cœur ne pouvait rien se reprocher encore. À son arrivée on éprouvait de l'émotion; à son départ, de l'inquiétude, et tout cela était autant de légers préludes à la possession, que les jeunes amans ne peuvent éviter, et qui servent seulement à prouver que l'amour est fort embarrassé pour s'introduire chez un novice.

75. Pauvre Julia! son cœur était dans une situation désespérée; elle sentit qu'il s'en allait, et résolut de faire la plus noble résistance pour son bien et celui de son époux, de son honneur, de sa gloire, de sa religion, de sa vertu. Il y avait vraiment de la grandeur d'ame dans ces projets, et ils auraient attendri un Tarquin. Elle implora les grâces de la vierge Marie, comme de

celle qui se connaissait le mieux aux cas féminins.

76. Elle fit vœu de ne plus voir Juan, et le jour suivant elle rendit à sa mère une visite. Ses regards se portèrent vivement sur la porte quand elle s'ouvrit; grâces à la Vierge, c'était un autre qui entrait. Elle en remercia Marie, non pourtant sans quelque tristesse. – On ouvre encore, ce ne peut être que lui; c'est sans doute Juan? – Non! J'ai peur que la nuit suivante on ait oublié de prier la sainte Vierge.

77. Maintenant elle trouve plus convenable à une femme vertueuse de lutter en face contre les tentations; la fuite lui semble un expédient honteux et inutile. Nul ne pourra jamais produire la moindre sensation sur son cœur; c'est-à-dire quelque chose au-delà de ce sentiment de préférence ordinaire, qu'inspirent toujours certaines personnes plus aimables que les autres; mais alors on suppose qu'ils sont simplement des frères.

78. Et si, même par hasard (que sait-on? le diable est bien fin), elle découvrait que tout en elle n'est pas absolument calme; si, libre encore, tel ou tel amant venait à lui plaire, une femme vertueuse réprime de telles idées, il est plus beau pour elle de savoir les gouverner. Mais si l'on demande? il suffit de refuser. Je conseille aux jeunes dames d'en faire l'épreuve.

79. D'ailleurs, il est des sentimens semblables à l'amour divin, ravissans, immaculés, purs et sans mélange, aussi déliés que la pensée des anges, et des matrones qui les prennent le plus pour modèles. Il existe un amour platonique, parfait, «tel enfin que le mien.» Ainsi parlait Julia; ainsi vraiment pensait-elle, et ainsi

l'aurais-je pensé, si j'eusse été l'objet de ses célestes rêveries.

80. Un tel amour est innocent; il peut unir un jeune couple sans danger. On peut baiser une main, puis même une lèvre: pour moi, je suis étranger à ces procédés-là; mais *écoutez!* Ces libertés sont les dernières qu'un amour semblable puisse permettre; si l'on va plus loin, on commet un crime. Ce ne sera pas ma faute, je les en avertis bien à tems.

81. L'innocent projet de Julia fut donc de conserver l'amour, mais l'amour dans ses bornes convenables, en faveur du jeune Don Juan. Celui-ci, dans l'occasion, pourrait en faire son profit; nourri d'une flamme trop pure pour jamais perdre de sa divine ardeur, avec quelle douce persuasion l'amour et elle-même lui apprendraient – je ne sais vraiment quoi, et Julia non plus.

82. Forte de ces belles intentions, et ayant armé contre toutes les épreuves la pureté de son ame, persuadée qu'à l'avenir elle serait invincible, et que son honneur était un rocher ou une digue inattaquable, Julia, dès cette heure, eut l'extrême sagesse de déposer toute espèce d'inquiétans remords; mais si elle fut toujours maîtresse d'elle-même, c'est ce que nous ferons voir par la suite.

83. Son plan lui paraissait aussi facile qu'innocent. Il est certain qu'un jeune homme de seize ans ne pouvait guère appeler les griffes du scandale, et dans ce cas-là même, satisfaite de n'avoir rien fait de blâmable, son cœur était tranquille. Le repos de la conscience donne tant de sérénité! Les chrétiens se sont mutuellement rôtis, bien persuadés que les apôtres en eussent fait

autant qu'eux.

84. Et si, pendant ce tems, son mari venait à mourir, mais le ciel la préserve d'en avoir pu concevoir l'idée, même en songe (et alors elle soupirait). Jamais elle n'aurait la force de soutenir une telle perte; mais enfin, supposé que ce moment pût arriver. Je dis seulement supposons, —*inter nos* (c'est-à-dire *entre nous*, car Julia pensait en français; mais alors il aurait fallu compter la rime pour rien).

85. Je dis donc supposé cette supposition: Juan, ayant alors l'importance d'un homme fait, conviendrait parfaitement à une dame de condition; dans sept ans il ne serait pas encore trop tard, et, en attendant (pour continuer le songe), le mal ne serait pas après tout bien grand, quand il apprendrait les élémens de l'amour; j'entends les élémens séraphiques des habitans du ciel.

86. Assez pour Julia. Revenons maintenant à Don Juan. Pauvre enfant! il n'avait nulle idée de ce qu'il éprouvait; il ne pouvait en deviner la cause. Ardent dans ses sentimens, comme la miss Medea d'Ovide, il se jetait avidement sur une chose toute nouvelle pour lui, mais il n'imaginait pas qu'elle fût naturelle, et que, loin d'être redoutable, elle pût, avec un peu de patience, devenir ravissante.

87. Silencieux et pensif, languissant, inquiet, accablé, il quittait sa demeure pour la solitude des bois: tourmenté d'une blessure qu'il n'apercevait pas, il recherchait, comme tous les chagrins profonds, les plus noires solitudes. Et moi aussi j'aime la solitude, mais alors il faut que vous m'entendiez bien; je veux

parler de la solitude d'un sultan dans son harem, et non de celle d'un ermite dans sa grotte.

88. «Oh! amour, c'est dans un tel désert où s'entrelacent le transport et la sécurité, que ton empire est vraiment enchanteur, et que tu es un dieu vraiment divin.» Les vers du poète, que je cite²⁹ ne sont pas mauvais, à l'exception du second, où l'entrelacement du transport et de la sécurité s'entrelace à une phrase de quelque obscurité.

89. Le poète, sans doute, et c'est ainsi qu'il en appelle au bon sens et aux sens de tout le monde, voulait parler d'une chose que chacun a, ou pourra dans l'occasion éprouver, savoir que l'on n'aime pas à être dérangé à la table ni au lit. – Je n'en dirai pas davantage sur l'entrelacement ou le transport, nous les connaissons suffisamment; mais je désire ici fermer la porte par la sécurité³⁰.

90. Errant sur les bords de frais ruisseaux, le jeune Juan se livrait à des pensées inénarrables; ensuite il se perdait dans les sombres réduits où se croisent les énormes rameaux du liège. C'est là que les poètes trouvent des sujets pour leurs chants; c'est là que nous tous nous allons les relire, et juger du mérite de nos sujets et de nos vers, à moins que, comme ceux de Wordsworth, ils ne soient inintelligibles.

91. Il continuait ainsi (Juan, et non pas Wordsworth) à

²⁹ Campbell (*Gertrude de Wyoming*).

³⁰ C'est-à-dire: «Je désire terminer cette digression par le mot *sécurité*.» M. A. P. n'a pas entendu ce jeu de mots.

s'entretenir avec sa belle ame, afin d'adoucir, sinon de surmonter entièrement les peines de son cœur. Il avait recours, autant qu'il le pouvait, à des idées qui n'offraient aucune prise aux remords, et comme Coleridge, il devenait métaphysicien avant de s'être lui-même sondé.

92. Il jetait les yeux sur lui, sur toute la terre, sur la merveille de l'homme et du firmament; il se demandait comment tous deux avaient été créés; il songeait aux tremblemens de terre et à la guerre, au nombre de milles qui pouvaient former la circonférence de la lune; aux ballons, aux obstacles nombreux qui s'opposent à la connaissance exacte des cieux, et après tout cela, il revenait aux yeux de Donna Julia.

93. La vraie sagesse peut voir, dans les pensées de cette espèce, une noble curiosité et une avidité sublime dont quelques-uns apportent le germe en naissant; mais la plupart ont appris à s'en troubler l'esprit, on ne sait pourquoi. Il était étonnant qu'une si jeune tête pût se soucier de la marche du firmament; mais si, selon vous, la philosophie l'inspirait alors, elle fut bientôt, selon moi, secondée par la voix de la puberté.

94. Il s'occupait des feuilles et des fleurs. Il entendait une voix dans tous les vents; alors il pensait aux nymphes des bois, aux ombrages sacrés, au tems où les déesses se montraient aux hommes. Il oubliait son chemin aussi bien que les heures, et quand il interrogeait sa montre, il s'apercevait que le vieux Saturne avait beaucoup gagné, – et que pour lui, il avait perdu son dîner.

95. Quelquefois il revenait à ses livres, Boscan ou Garcilasso. – Mais comme le vent fait parfois trembler les pages que nous lisons, ainsi, l'imagination venait agiter son âme au milieu de sa lecture mystique: on eût dit que les magiciens dirigeaient sur lui leurs enchantemens, et qu'ils chargeaient le vent de les lui porter, comme dans quelques contes de bonnes vieilles femmes.

96. C'est ainsi qu'il passait les heures dans la solitude; toujours triste et toujours ignorant ce qui lui manquait. Les tendres rêveries, les chants des poètes, ne pouvaient lui offrir ce dont il avait réellement besoin: un sein sur lequel il pût reposer sa tête... entendre un cœur battre d'amour; et – bien d'autres choses que j'ai oubliées, ou que, du moins, je n'ai pas besoin de mentionner.

97. Ces promenades solitaires, ces rêveries profondes, ne pouvaient échapper aux yeux de l'aimable Julia: elle vit bien que Juan n'était pas à son aise; mais ce qui peut et doit surprendre avant tout, c'est que Donna Inès ne fatigua pas son fils de ses questions ou de ses soupçons: soit qu'elle n'eût vu, ou n'eût voulu rien voir, ou soit, comme les plus habiles, qu'elle ne l'eût pas pu.

98. Ceci peut paraître singulier, et pourtant, rien de plus commun. Par exemple: – Les maris dont les femmes outrepassent les droits écrits des épouses, et violent le... – Quel est donc ce commandement qu'elles violent? (Je l'ai oublié, et, selon moi, il ne faut pas citer au hasard, de crainte de se tromper.) Enfin, quand ces mêmes maris sont jaloux, ils font toujours quelque bêtise que leurs dames viennent nous raconter.

99. Un véritable époux est toujours soupçonneux; mais il n'en est pas plus clairvoyant. Jaloux de celui qui ne pensait à rien, il devient l'artisan de sa propre disgrâce, en accueillant un intime ami rempli de vices; l'accident est dès-lors inévitable, et quand l'épouse et l'ami ont ensemble disparu, il demeure stupéfait de leur corruption, et non pas de sa propre sottise.

100. Ainsi, quelquefois, s'aveuglent les parens; malgré toute leur vigilance de lynx, ils ne savent pas que le public malin s'amuse de l'histoire de la maîtresse du jeune Hopeful, ou de l'amant de miss Fanny. Enfin, quelque escapade scandaleuse vient déranger le plan de vingt années; tout est perdu: alors la mère crie, le père jure et demande pourquoi diable il a des héritiers.

101. Mais Inès était si soupçonneuse et si clairvoyante, que je suis forcé de penser qu'en cette occasion elle avait quelque motif secret d'abandonner Juan à cette nouvelle tentation. Quel était ce motif? c'est ce que je ne pourrais dire. Peut-être voulait-elle ainsi couronner son éducation, ou bien encore ouvrir les yeux de Don Alphonso, dans le cas où il aurait eu de la vertu de sa femme une opinion exagérée.

102. Un jour, c'était un jour d'été, – c'est vraiment une saison dangereuse que l'été, et même le printems, depuis les derniers jours de mai. Nul doute que le soleil n'en soit la cause efficace; mais en tout cas, on peut dire et demeurer convaincu, non pas de trahison, mais bien de véracité, qu'il est des mois dans lesquels la nature se plaît à répandre les plaisirs. Si celui de mars a ses

lièvres, mai doit avoir son héroïne³¹.

103. C'était donc un jour d'été, – le 6 juin: – J'aime l'exactitude dans les dates; j'en mets non-seulement dans celle des siècles et des années, mais encore dans celle des mois. Les mois sont des espèces de maisons de poste où les destins changent de chevaux, et font changer de ton à l'histoire. Ensuite ils traversent, à bride abattue, les empires et les républiques, et ne laissent guère après eux que la chronologie, si vous en exceptez les post-obits théologiques³².

104. C'était le 6 juin, vers six heures et demie, peut-être même plus près de sept, que Julia s'assit dans un aussi joli berceau que ceux destinés aux houris, dans les profanes cieux décrits par Mahomet et par Anacréon Moore, – Moore, à qui furent accordés la lyre, les lauriers et tous les trophées de la victoire poétique. Il était digne de les obtenir; puisse-t-il les conserver long-tems encore³³!

105. Elle s'y assit, mais elle n'était pas seule. Je ne sais pas au juste comment s'était ménagée une pareille entrevue; je le saurais, d'ailleurs, que je ne le dirais pas. – Il faut toujours savoir

³¹ M. A. P. a traduit: «Il est des mois où la nature se complaît *dans certains caprices*: mars est renommé pour ses lièvres, mai veut qu'on parle de ses héroïnes.» Byron semble avoir employé l'expression *héroïne*, parce qu'elle forme un jeu de mots avec celle de *hare*, lièvre, qu'on prononce *hère*.

³² C'est-à-dire les messes et *recommandises* fondées à perpétuité par les moribonds, pour le repos de leur ame.

³³ C'était à cette époque que Moore recevait en dépôt les Mémoires de Byron, et qu'il jurait de les publier après la mort de son confiant ami.

se taire. Qu'importe les moyens dont ils se servirent? il suffit d'être sûr que c'est Julia et Juan qui se trouvent là, face à face. – Quand deux semblables visages sont dans cette situation, il serait sage à chacun d'eux, mais aussi bien difficile de fermer les yeux.

106. Qu'elle était belle en le regardant! L'émotion de son cœur avait coloré ses joues, et cependant elle ne se reprochait rien. O amour, quelle est donc la mystérieuse perfection de ton art? il donne au faible des forces, il foule aux pieds le fort. Comme ils s'abusent eux-mêmes ces sages mortels que tu as enveloppés de tes filets! – Le précipice ouvert sous les pas de Julia était immense; mais la confiance que lui donnait sa vertu l'était également.

107. Elle pensa à ses propres forces, à la jeunesse de Juan, au ridicule de la prudence, aux triomphes de la vertu, de la foi conjugale, et alors aux cinquante ans de Don Alphonso. À dire vrai, je n'aime pas que cette idée lui soit venue; car c'est un nombre rarement propre à donner du cœur; et dans tous les climats, sur la neige ou sous l'équateur, il sonne aussi mal en amour que bien en finance.

108. Quand quelqu'un dit: «Je vous ai répété *cinquante* fois,» il veut chercher querelle, et souvent il y réussit. Quand les poètes disent: «J'ai fait *cinquante* vers;» ils vous font craindre de les leur entendre réciter. C'est par troupes de *cinquante* que les voleurs font leurs coups; c'est à *cinquante* ans qu'il est vraiment rare d'inspirer amour pour amour; mais alors il est facile de beaucoup obtenir avec *cinquante* louis.

109. Julia avait de l'honneur, de la vertu, de la fidélité; elle aimait Don Alphonso; elle formait intérieurement tous les sermens qu'on adresse d'ici-bas aux divinités de là-haut, de ne jamais souiller l'anneau qu'elle portait, et de ne former aucun souhait qui fût contraire à la sagesse: tout en mûrissant ces résolutions, et d'autres encore plus vertueuses, l'une de ses mains était appuyée languissamment sur celle de Juan: uniquement par erreur; elle croyait ne toucher que la sienne propre.

110. Insensiblement elle s'appuya sur l'autre main de Juan, qui jouait dans les tresses de ses cheveux; son attitude distraite semblait indiquer qu'elle luttait avec des pensées qu'elle ne pouvait étouffer. Certainement, la mère de Juan avait bien tort, après avoir tant surveillé son fils pendant plusieurs années, de laisser ensemble ce couple imprudent. Je suis sûr que ma mère en eût agi tout autrement³⁴.

111. Peu à peu la main qui tenait encore celle de Juan confirma doucement, mais d'une manière sensible, la pression qu'elle recevait; elle semblait dire: «Retenez-moi si vous voulez.» Cependant elle ne voulait presser les doigts de Juan que d'une étreinte platonique; elle les eût lâchés comme une couleuvre ou un crapaud, si elle eût imaginé qu'un semblable mouvement pouvait faire naître des sentimens dangereux pour une épouse prudente.

112. Je ne sais pas ce qu'en pensait Juan, mais il fit ce que tous vous voudriez faire: ses jeunes lèvres remercièrent la main

³⁴ M. A. P. a oublié de traduire cette jolie strophe.

par un reconnaissant baiser; et aussitôt, confus de son ivresse, il la quitta avec l'air du désespoir, comme s'il eût commis un crime. Combien l'amour est timide la première fois! Julia rougit, mais ne se courrouça pas: elle chercha à parler, mais elle retint sa langue, tant sa voix était affaiblie.

113. Le soleil disparaît, et la jaune Phœbé se lève³⁵: mais, par malheur, le diable est dans la lune. Ceux qui ont donné à cet astre le surnom de *Chaste* l'avaient, je crois, observé de trop bonne heure. Les plus longs jours, même le 24 de juin, ne voient jamais autant d'actes licencieux que le bienveillant regard de la lune n'en éclaire en trois heures seulement, – et c'est ainsi que toute l'année elle atteste sa modestie³⁶?

114. Il y a du danger dans le silence de cette heure: c'est un calme qui permet à l'ame oppressée de se mettre à l'aise, sans lui donner la liberté d'appeler la conscience à son secours. La lumière argentée qui inonde cet arbre et cette tour, et les couvre d'une beauté, d'un charme si profond, pénètre aussi notre cœur, et le jette dans une tendre langueur, bien éloignée d'être le repos³⁷.

³⁵ Les traducteurs ont substitué l'épithète *pâle* à celle de *jaune*; mais ce n'est pas par distraction que Byron, le plus grand poète descriptif qui ait jamais été, s'est servi ici de l'adjectif *yellow*. Ce sont les rayons de la lune qui sont pâles, et non pas elle.

³⁶ M. A. P. traduit: «*Pourtant on admire son aspect modeste pendant qu'elle parcourt les cieux.*» Byron veut dire ici que toutes les nuits éclairées par la lune sont aussi indécentes que les trois heures auxquelles il vient de comparer les plus longs jours.

³⁷ J'ai traduit mot à mot. M. A. P. a cru devoir paraphraser ainsi l'idée de Byron: «*Cette lumière pénètre dans le cœur, et y répand une amoureuse langueur qui n'est pas le calme de l'indifférence.*»

115. Julia était assise près de Juan, à demi embrassée, et écartant à demi ses bras amoureux, qui tremblaient comme le sein sur lequel ils reposaient: cependant elle pouvait croire encore qu'il n'y avait pas de danger, et qu'il était facile de débarrasser sa taille; mais alors la position avait ses charmes, alors, – Dieu sait le reste; je ne m'y arrêterai pas; je suis même presque fâché d'en avoir commencé le récit.

116. O Platon! Platon! c'est avec tes suppositions erronées, c'est par cet empire imaginaire que ton système nous accorde sur les penchans les plus impétueux du cœur, que tu as ouvert une route plus immorale que ne le firent jamais poètes ou romanciers. – Tu es un niais, un sot, un charlatan, – et l'on ne doit tout au plus te prendre que pour un entremetteur³⁸.

117. La voix de Julia s'éteignit ou se perdit en soupirs, jusqu'au moment où tous les discours auraient été inutiles; ses beaux yeux étaient noyés dans les larmes. Pourquoi ne coulaient-elles pas sans cause? Mais, hélas! qui peut aimer et conserver la sagesse? Les remords, cependant, luttèrent contre ses désirs: elle résistait encore un peu, elle se repentait beaucoup. «Jamais, jamais!» murmurait-elle, et elle consentait à tout.

118. On dit que Xercès offrait une récompense à ceux qui pourraient lui trouver un nouveau plaisir. Cette découverte était, selon moi, bien difficile, et sa majesté n'aurait pu la payer trop

³⁸ M. A. P. traduit ce dernier vers: «*Pendant ta vie tu as été tout au plus un entremetteur d'intrigues amoureuses.*» Il ne s'agit pas ici de la conduite de Platon, mais de l'influence de ses écrits.

cher. Pour moi, poète rempli de modération, je suis heureux d'un peu d'amour (ce que je nomme mon passe-tems), et je n'aspire pas après de nouveaux plaisirs. Les anciens me suffisent, puissent-ils seulement durer!

119. O plaisir! réellement tu es une douce chose, bien que nous devions tous être damnés pour toi. Chaque printems je jure de réformer ma vie avant la fin de l'année, et mes vœux de chasteté finissent toujours par s'envoler. Cependant cette année, je pense, il serait encore possible de les tenir. J'en suis vraiment désolé, j'en rougis de honte: mais c'est à l'autre hiver que je remets ma conversion.

120. Ici ma chaste muse va se permettre une liberté. – Ne tremblez pas, lecteur plus chaste encore, – elle ne cessera plus d'être pudique, et vous n'avez pas sujet de vous effrayer. Cette liberté est une licence poétique qui peut donner à mon plan quelque irrégularité; et, comme je suis hautement pénétré des règles d'Aristote, il est convenable de demander pardon quand je viens à les violer.

121. Cette liberté consiste à espérer que le lecteur voudra bien, du 6 juin (jour fatal sans lequel le défaut d'action aurait rendu inutile tout mon talent poétique), se transporter à plusieurs mois de distance, sans perdre de vue Julia et Don Juan. Je sais bien que c'était en novembre, mais je n'ai pas bien retenu le jour précis. – Cette date est un peu obscure.

122. Nous causerons de ceci tout à l'heure. – Il est doux d'entendre, au milieu de la nuit, sur les flots bleus et argentés de

l'Adriatique, la voix et la rame du gondolier qui, dans un lointain affaiblissant, fend le sein des eaux. Il est doux de voir l'étoile du soir se lever; il est doux d'écouter les vents de la nuit murmurer de feuille en feuille; il est doux de voir Iris mesurer le ciel en s'élevant du sein de l'Océan sur le sommet des montagnes.

123. Il est doux d'entendre les fidèles aboiemens du chien de garde accueillir vivement notre approche du toit domestique; il est doux de savoir qu'il y a dans cet endroit un œil qui remarquera notre venue, et brillera de plaisir en nous revoyant; il est doux d'être éveillé par l'alouette, ou bercé par la chute des eaux; doux est le bourdonnement des abeilles, la voix des vierges, le chant des oiseaux, le bégaiement et les premiers mots d'un enfant.

124. Douce est la vendange quand les grappes humides roulent par milliers sur la terre qu'elles rougissent. Il est doux d'échapper au tumulte des villes, pour jouir des plaisirs de la campagne. Doux sont pour l'avare les monceaux d'or, et pour un père la naissance de son premier né. Douce est la vengeance, – surtout pour les femmes; le pillage, pour les soldats, les prises d'argent pour les gens de mer.

125. Doux est un legs, douce surtout la mort imprévue d'une vieille dame ou d'un personnage de soixante-dix ans accomplis qui nous faisait, «nous jeunes», attendre mille fois trop long-tems son train, son or, ou ses propriétés. Il se plaignait toujours, mais son corps était si robuste que tous les Israélites furieux voulaient mettre en pièces ses héritiers pour leurs maudites créances après décès.

126. Il est doux de cueillir des lauriers, soit avec l'épée, soit avec la plume. Il est doux de terminer une dispute; il est doux d'en faire naître une avec un ami ennuyeux. Doux est le vin vieux en bouteille, et l'ale en barrique; douce est pour nous la créature faible que nous défendons contre tout le monde; doux enfin le collège que nous n'oublions jamais, et qui nous oublie si promptement.

127. Mais mille fois plus doux encore que tout cela, est le premier et brûlant amour. – Seul il reste gravé dans notre ame, comme dans celle d'Adam le souvenir du Paradis terrestre. Quand l'arbre de la science a été ébranlé et que tout est connu, la vie n'offre plus rien de comparable à cette ambrosiale faute, que sans doute la fable a voulu peindre par le feu ravi des cieux par le téméraire Prométhée.

128. L'homme est un étrange animal, et il fait un singulier usage de ses facultés et des différens arts. Avant tout il aime à essayer mille espèces d'épreuves pour attirer l'attention sur lui. Dans ce siècle qui est celui des bizarreries, tous les talens ont leurs tréteaux. Mieux vaudrait rechercher d'abord la vérité, au risque de spéculer sur l'imposture, après avoir perdu son tems.

129. Combien n'avons-nous pas vu de découvertes opposées (signes d'un génie véritable et de poches vides)? L'un fait de nouveaux nez, l'autre une guillotine; celui-ci nous brise les os, celui-là nous les replace; pour la vaccine, elle fut sans doute la compensation des fusées Congrèves³⁹.

³⁹ Ces fusées, inventées par sir W. Congrève, sont de petites bombes dont l'effet

.....

130. On a fait, avec les pommes de terre, du pain aussi bon que l'autre; le galvanisme a fait grimacer quelques cadavres, mais il n'a pas satisfait autant que l'appareil inventé dans les premières séances de la société des amis des hommes, par le moyen duquel on désasphyxie gratuitement. Combien de merveilleuses machines depuis peu de tems!..

131.....

132. Ce siècle est encore celui de découvertes pour tuer les corps et sauver les ames; elles sont propagées dans les meilleures intentions. Par la lanterne de sir Humphrey Davy⁴⁰, l'extraction du charbon de terre n'est plus dangereuse, et les voyages à Tombuctoo, les excursions vers les pôles peuvent servir au bonheur des hommes autant que Waterloo à leur malheur.

133. L'homme est un phénomène, un je ne sais quoi, une merveille au-delà de toute merveilleuse expression; c'est pourtant une pitié sur cette sublime terre, que le plaisir soit un crime, et que parfois le crime soit un plaisir. Peu de mortels savent bien ce qu'ils désirent, mais que ce soit la gloire, la puissance, l'amour ou la richesse, ils en trouvent la route semée d'écueils, et quand le but est atteint nous mourons; vous le savez, – et alors —

134. Quoi alors? – Je ne le sais pas plus que vous. – Ainsi bonne nuit; – et revenons à notre histoire. C'était en novembre,

est plus sûr et beaucoup plus meurtrier que celui de l'obus; elles portent une mèche inextinguible. Elles furent employées, avec un succès trop meurtrier, à Waterloo.

⁴⁰ Célèbre chimiste anglais.

quand les beaux jours sont devenus rares, quand les montagnes lointaines paraissent chenuës et jettent un chapeau éclatant de blancheur sur leurs manteaux azurés; quand la mer vient mugir autour des promontoires et les flots se briser contre les rochers: quand enfin le soleil moins ardent disparaît sur les cinq heures.

135. C'était, comme disent les *Watchmen*⁴¹, une *nuit grise*, pas de lune, pas une étoile; un vent doux ou furieux par intervalles, et dans beaucoup de foyers une flamme brillante de bois menu que toute une famille entourait. Il y a dans cette espèce de flamme quelque chose de gai, même quand le soleil d'été n'est obscurci d'aucun nuage. J'aime singulièrement le feu et les grillots, aussi bien que les homars, la salade, le champagne et les causeries.

136. Il était minuit. – Donna Julia dans son lit dormait probablement – lorsqu'à sa porte s'éleva un bruit capable de réveiller les morts, s'ils l'eussent jamais été auparavant; car nous avons tous lu que les morts furent, et seront encore, au moins une fois, réveillés. La porte était fermée, mais une voix et des doigts donnèrent la première alarme; on entendit: «Madame! – Madame! – Chut!

137. «Au nom de Dieu, Madame, – Madame – voici mon maître, avec la moitié de la ville à sa suite. – Vit-on jamais une chose plus affreuse? Ce n'est pas ma faute. – Je faisais bonne garde. – Hélas, retirez donc plus vite le verrou, je vous prie. – Ils montent maintenant l'escalier, dans une seconde ils seront ici;

⁴¹ *Watchmen*, les gens qui font, à Londres, la garde urbaine; ce qu'étaient autrefois, en France, les chevaliers du guet.

il pourrait peut-être s'échapper. – La fenêtre n'est certainement pas si haute!»

138. Cependant arrivait Don Alphonso, avec des torches, des amis et des valets, en grand nombre; la plupart, depuis long-tems mariés, étaient ravis de troubler le sommeil de la femme coupable qui voulait outrager à la dérobée le front d'un époux: une pareille conduite était trop contagieuse, et si l'on n'en punissait pas une, toutes les femmes suivraient bientôt son exemple.

139. Je ne puis dire comment, pourquoi et de quel genre étaient les soupçons de Don Alphonso: mais pour un cavalier de son rang, il y avait bien de la grossièreté à lever ainsi une armée autour du lit nuptial, avant d'avoir le moins du monde averti sa femme, et à prendre des laquais armés d'épées et de flambeaux pour attester l'affront qu'il craignait le plus de recevoir.

140. La pauvre Julia, sortant comme d'un profond sommeil (remarquez bien que je ne dis pas qu'elle n'eût pas dormi), se mit en même tems à crier, bâiller et verser des larmes. Pour sa suivante Antonia, qui était au fait de tout, elle se hâtait de rejeter la couverture du lit en morceau pour donner à penser qu'elle-même venait d'en sortir. Je ne sais pas vraiment pourquoi elle se donnait tant de peine pour prouver que sa maîtresse n'avait pas couché seule:

141. Mais il était à croire que la dame et sa suivante étaient deux pauvres petites femmes tremblantes qui, par crainte des farfadets, et plus encore des hommes, avaient cru pouvoir mieux résister à un homme si elles restaient deux. Elles s'étaient donc

innocemment couchées côte à côte, en attendant que les heures d'absence fussent écoulées, et que l'infâme mari eût reparu en disant: «Chère amie, c'est moi qui ai le premier songé à repartir.»

142. Julia retrouva enfin la parole et s'écria: «Au nom du ciel, Don Alphonso, que prétendez-vous faire? êtes-vous devenu fou? Dieu! que ne suis-je morte avant d'être sacrifiée à un monstre semblable! quel est le motif de cette violence nocturne, l'ivrognerie ou le spleen! pouvez-vous bien me soupçonner d'une conduite dont l'idée seule me ferait mourir! Cherchez alors dans cette chambre. – C'est mon intention,» répondit Alphonso.

143. Il chercha, ils cherchèrent, tout fut retourné, cabinet, gardes-robis, armoires, embrasures de fenêtres. Ils trouvèrent beaucoup de linge et de dentelles, des paires de bas, des mules, des brosses, des peignes, des nécessaires, et les autres articles à l'usage des jolies femmes, propres à conserver la beauté et entretenir la propreté. Ils percèrent de leurs épées des rideaux et des tapisseries, ils arrachèrent des volets, ils brisèrent des tables.

144. Ils cherchèrent sous le lit, et y trouvèrent, – peu importe, – ce n'était pas ce qu'ils désiraient; ils ouvrirent les fenêtres pour découvrir si la terre ne portait pas l'empreinte de quelque semelle, la terre était muette. Alors ils se regardèrent les uns les autres. Il est étrange, et cela me semble même une bévue, que nul d'entre eux n'ait songé à regarder dans le lit aussi bien que dessous.

145. Pendant cette perquisition, la voix de Julia ne dormait pas. «Oui, cherchez et recherchez, s'écriait-elle; accumulez

insultes sur insultes, outrages sur outrages. Était-ce pour cela que j'ai pris le nom d'épouse! pour cela que j'ai si long-tems sans me plaindre souffert à mes côtés un époux comme Alphonso! Mais je ne le souffrirai plus, je quitterai cette maison; s'il y a des lois et un seul légiste en Espagne.

146. «Oui, Don Alphonso, vous n'êtes plus mon époux, si jamais toutefois vous avez mérité ce titre. Est-il digne de votre âge? – Vous êtes à votre dixième lustre; cinquante ou soixante ans – c'est bien la même chose. Est-il sage, est-il décent de faire de pareilles recherches pour déshonorer une femme vertueuse? Don Alphonso! homme ingrat, parjure, barbare; osez-vous bien concevoir de pareils soupçons sur votre épouse?

147. «Est-ce pour cela que j'ai dédaigné ce que l'on permet ordinairement à mon sexe? que j'ai fait choix d'un confesseur si vieux et si lourd qu'il eût été insupportable à toute autre? Hélas! jamais il n'a eu l'occasion de me faire un reproche; au contraire, il me voyait tellement inquiète de mon innocence, – qu'il a toujours douté que je fusse mariée. – Oh! combien il sera désolé de voir comme je suis traitée!

148. «Était-ce pour cela que je n'ai pas encore choisi de cortejo⁴² parmi la jeunesse de Séville? Est-ce pour cela que j'évite la plupart des réunions, si ce n'est pour assister aux combats de taureaux, à la messe, au théâtre, aux bals et aux festins? Est-ce pour cela que, quels que fussent mes adorateurs, je les ai tous éconduits (j'y mettais même de l'impolitesse)? Est-

⁴² Ce mot répond à celui de *sigisbé* en Italie.

ce pour cela que le général comte O'Reilly, celui-là même qui prit Alger⁴³, a prétendu que je l'avais traité indignement?

149. «Mon cœur n'a-t-il pas été sourd pendant six mois aux soupirs et aux accords du musico italien Cazzani? N'est-ce pas moi que son compatriote le comte Corniani appelait la seule femme vertueuse d'Espagne? N'ai-je pas vu à mes pieds une foule de Russes et d'Anglais? J'ai désolé le comte Strongstroganof, et lord Mount Coffee-House, ce pair d'Irlande qui s'est tué l'année dernière par excès d'amour (et de vin).

150. «N'ai-je pas eu deux évêques à mes pieds? Le duc d'Ichar, Don Fernand Nunès? et c'est une femme de ma sorte que vous traitez ainsi? Je ne sais pas dans quelle phase de la lune nous nous trouvons: je vous sais gré vraiment d'avoir l'extrême indulgence de ne pas encore me battre, quand le tems est si favorable: – Oh! vaillant héros! avec votre épée au vent, et votre pistolet armé, ne faites-vous pas là, dites-moi, une jolie figure?

151. «Voilà donc le motif de ce voyage imprévu, de cette affaire indispensable avec votre procureur, ce modèle de bassesse qui se tient droit là-bas comme s'il commençait à sentir qu'il a joué le rôle d'un fou. Je vous méprise tous les deux, mais l'infamie de sa conduite est encore plus inexcusable; puisqu'il n'a certainement agi que pour percevoir ses amendes odieuses, et nullement par un sentiment d'intérêt pour vous et pour moi.

⁴³ Donna Julia se trompe. Le comte O'Reilly ne prit pas Alger, mais ce fut Alger qui fut sur le point de le prendre; lui, son armée et sa flotte levèrent le siège de la ville en 1774, après avoir éprouvé de grandes pertes. (Note de Byron.)

152. «S'il est ici pour dresser un acte, n'empêchez pas ce brave monsieur de procéder; vous avez mis cet appartement dans un bel état; – il s'y trouve de l'encre et une plume pour vous, quand vous le désirerez. – Ayez soin de tout mentionner avec précision, je ne veux pas que vous receviez pour rien des honoraires. – Mais comme ma femme de chambre est déshabillée, veuillez mettre à la porte vos espions. – Oh! dit en sanglotant Antonia: je veux leur arracher les yeux.

153. «C'est ici le cabinet, là la toilette, de ce côté l'antichambre. – Cherchez dessus, dessous: voilà le sofa, le grand fauteuil, la cheminée; – on pourrait bien y cacher un amant, mais je voudrais dormir; faites, je vous prie, moins de bruit, jusqu'à ce que vous ayez découvert le trou secret qui renferme ce cher trésor. Alors veuillez m'en donner aussi le plaisir.

154. «Et vous, hidalgo, qui venez de faire planer des soupçons sur moi, et de la honte sur tous ces visages, ayez la complaisance de me faire connaître – quel est celui que vous cherchez! Comment le nommez-vous? de quelle famille? Montrez-le-moi? – Sans doute il est jeune et agréable? – Il est grand? Parlez et prouvez que vous avez eu de justes motifs pour ternir ainsi ma réputation.

155. «Au moins peut-être, il n'a pas soixante ans; il serait à cet âge trop vieux pour être mis à mort, ou pour éveiller la jalousie d'un mari aussi jeune que vous. – (Antonia! donnez-moi un verre d'eau.) Je rougis d'avoir répandu des larmes, elles sont indignes de la fille de mon père; ma mère pouvait-elle prévoir en

me mettant au monde que je tomberais au pouvoir d'un monstre!

156. «Mais c'est peut-être d'Antonia que vous êtes jaloux? Vous avez vu qu'elle dormait à mes côtés quand vous frappâtes à la porte avec votre suite. Regardez où vous voudrez, nous n'avons rien à vous cacher, monsieur: une autre fois seulement, je l'espère, vous nous avertirez; ou, par égard pour la pudeur, vous attendrez un instant à la porte, afin de nous permettre de nous habiller pour recevoir une aussi bonne compagnie.

157. «J'ai fini, monsieur, je cesse de parler. Le peu que j'ai dit doit assez vous apprendre qu'une ame pure sait dévorer en silence des torts dont elle ne pourrait parler sans rougir. – Je vous livre comme auparavant à votre conscience; un jour elle vous demandera raison de vos procédés à mon égard. Dieu veuille que vous ne vous en tourmentiez pas plus qu'aujourd'hui! Antonia, où est mon mouchoir de poche?»

158. Elle s'arrête et retombe sur son oreiller. Elle est pâle et ses yeux noirs abîmés dans les pleurs rappellent un ciel obscurci par la pluie et les éclairs; ses cheveux ondoians sont comme un voile jeté sur ses joues décolorées: en vain leurs noires boucles cherchent-elles à couvrir ses épaules charmantes; leur neige se faisait encore jour à travers. – Ses lèvres de rose sont entr'ouvertes, et son cœur bat plus fort que sa respiration.

159. Le senor Don Alphonso restait confondu. Antonia remuait sans cesse dans la chambre bouleversée; puis, tout d'un coup tournant la tête, elle intriguait par ses malignes œillades le maître et ses mirmidons, qui ne paraissaient pas s'amuser

beaucoup, à l'exception du procureur. Mais celui-ci, fidèle jusqu'au tombeau, comme un autre Achates, s'embarrassait peu de la cause des querelles, pourvu qu'il y en eût; car elles devaient toujours être apaisées en justice.

160. Comme un chien en arrêt⁴⁴, il suivait de ses petits yeux, et sans remuer, chacun des mouvemens d'Antonia; son attitude exprimait les plus vifs soupçons. Du scandale il s'en embarrassait peu; et s'il trouvait à justifier une poursuite ou une action judiciaire, la jeunesse, la beauté ne le touchaient que faiblement: quant aux dénégations, il lui fallait des témoignages faux, mais juridiques, pour qu'il y ajoutât foi.

161. Cependant Don Alphonso, les yeux baissés, faisait, il faut le dire, une triste figure; après avoir cherché de cent côtés, et traité si durement une jeune femme, il n'en était pas plus avancé; seulement il sentait des reproches intérieurs se joindre à ceux que son épouse venait de lui prodiguer pendant une demi-heure, aussi vifs, aussi serrés, aussi cuisans qu'une pluie d'orage.

162. D'abord il essaya de bégayer une excuse; on ne lui répondit que par des pleurs, des sanglots et les préludes d'une attaque de nerfs, lesquels sont toujours certaines douleurs, des palpitations, des étouffemens, et ce que les patientes choisissent de préférence. Alphonso vit sa femme et se rappela celle de Job; il vit encore en perspective tous les parens de Julia indignés, et il jugea plus à propos de ne pas perdre patience.

163. Il fit mine de vouloir parler, ou plutôt balbutier; mais

⁴⁴ Avec un nez flairant inquiet (with prying snubnose).

avant de s'être exposé à servir encore d'enclume au marteau de sa femme, la sage Antonia vint l'arrêter, en lui disant: «Monsieur, je vous en prie, quittez cette chambre, et ne dites pas mot, ou madame va mourir. – Qu'elle aille au diable!» murmura Alphonso; mais rien de plus: le moment de parler était passé. Il lança un ou deux regards menaçans, et sans savoir comment, il fit ce qu'on lui ordonnait.

164. Avec lui s'éloigna son *posse comitatus*, le procureur à l'arrière-garde s'arrêtant auprès de la porte et se retournant toujours jusqu'à ce qu'Antonia l'eût poussé dehors. – Il était vraiment fâché de l'inexprimable extravagance d'Alphonso qui, dans ce moment-là même, semblait avoir perdu le sens; mais, comme il y rêvait, la porte se ferma sur sa face magistrale.

165. Dès qu'elle fut bien fermée. – Oh! honte, oh! crime, oh! douleur, et oh! sexe féminin! comment feriez-vous de semblables choses sans perdre l'honneur! – si ce monde, et même si l'autre n'étaient pas aveugles? Combien il est rare de trouver des réputations non usurpées! mais continuons. – Car je ne suis pas à la moitié de ma tâche, et il faut le dire, non sans grande répugnance; à demi suffoqué, le jeune Juan s'élança hors du lit.

166. Il s'était caché, – je ne prétends pas dire comment, ni expliquer dans quelle position. – Jeune, svelte et flexible, il s'était tapi sans doute dans un mince espace rond ou carré. Mais de le plaindre d'avoir été étouffé sous deux aussi jolis corps, c'est ce que je ne dois ni ne veux faire; il eût mieux valu sans doute mourir ainsi, que d'être comme le buveur Clarence, plongé dans

une tonne de Malvoisie⁴⁵.

167. En second lieu je ne le plains pas, parce qu'il n'avait pas besoin de commettre un péché défendu par le ciel et taxé par les lois humaines: ou du moins il s'y prenait de trop bonne heure. Mais à seize ans, la conscience n'est pas timorée comme à soixante, lorsque rappelant nos anciennes dettes, et calculant tous les à-comptes donnés en fautes, nous voyons que le diable emporte déjà les deux côtés de la balance.

168. Je ne dirai rien de la position qu'il avait gardée: on voit dans les chroniques juives comment, lorsque le sang du vieux roi David était devenu pesant, les médecins, laissant pillules et potions, lui avaient conseillé de se servir d'une jeune et jolie fille en guise de cataplasme, et comment le remède eut les meilleurs effets⁴⁶. On le lui avait peut-être appliqué différemment, car David en fut guéri, et Juan fut près d'en mourir.

169. Que faire maintenant? Alphonso va revenir aussitôt qu'il aura congédié ses misérables: Antonia met son esprit à la torture, mais elle ne peut concevoir aucun expédient: – comment pourrat-on soutenir une nouvelle attaque? Ajoutez que le jour allait

⁴⁵ Georges, duc de Clarence, condamné à mort, en 1478, par son frère Édouard IV. Pour toute faveur, il obtint d'être noyé dans un tonneau de Malvoisie, choix qui suppose, dit Hume, une violente passion pour cette liqueur. (Voyez le *Richard III* de Shakspeare.)

⁴⁶ «Et le roi David avait vieilli... et quand on le couvrait d'habillemens il n'était pas réchauffé. Ses serviteurs cherchèrent donc une belle jeune fille dans toute l'étendue d'Israël, et lui trouvèrent Abisag, la Sunamite; elle était singulièrement belle, et elle dormait avec le roi... Or, le roi ne la *connut* pas.» (III. Livre des Rois, ch. Ier.)

paraître dans peu d'heures; Antonia ne savait qu'imaginer, Julia ne parlait pas, mais elle pressait de ses lèvres décolorées les joues de Don Juan.

170. Il rapprocha ses lèvres des siennes, et de sa main, il rejeta en arrière les boucles de ses cheveux épars; même alors, ils ne pouvaient faire entièrement taire leur amour, ils oubliaient à demi leurs dangers, leur désespoir. La patience d'Antonia ne put se contenir. «Comment, s'écria-t-elle en fureur, est-ce là le moment de vous amuser encore? il faut que je mette ce beau monsieur dans le cabinet.

171. «Remettez à une autre plus heureuse nuit vos caresses. – Qui peut avoir mis mon maître dans le secret? Que va-t-il résulter de cela? Je suis dans une frayeur, et ce vilain enfant a le diable au corps; est-ce le moment de faire des folies? En avons-nous le tems? Comment oubliez-vous que cela peut finir par du sang? Vous y perdrez la vie, moi ma place, ma maîtresse tout, et cela pour ce petit visage de fille.

172. «Si, du moins, c'était un brave cavalier de vingt-cinq ou trente ans (allons, hâtez-vous)! Mais un enfant, quel beau chef-d'œuvre! (En vérité, madame, je ne conçois pas votre goût; – allons! monsieur, là-dedans!) – Mon maître ne doit pas être loin. – Au moins le voilà pour le moment renfermé. Et si nous pouvons tenir conseil avant le jour – (Juan, souvenez-vous de ne pas dormir).»

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.